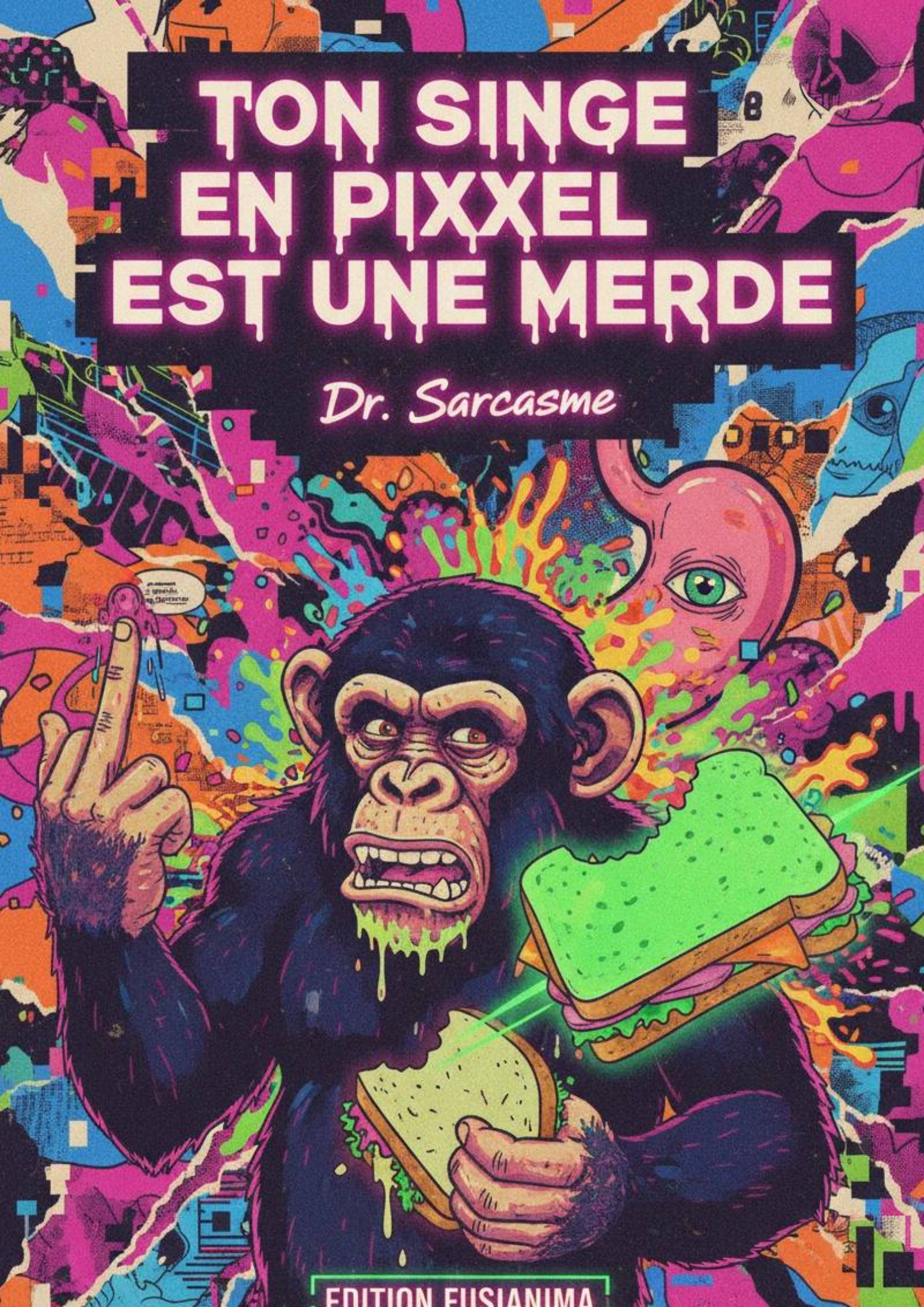


TON SINGE EN PIXXEL EST UNE MERDE

Dr. Sarcasme



EDITION FIJIANIMA

Ton Singe En Pixel Est Une Merde

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Art de l'Ulcère Visuel : Pourquoi ton singe est moche	4
Chapitre 2 : WAGMI : We Are All Gonna Make-it (à la soupe populaire)	8
Chapitre 3 : La Propriété Digitale ou l'Art d'acheter le vent	13
Chapitre 4 : Le 'Utility' : Le Club Privé où personne ne veut entrer	18
Chapitre 5 : Le Metaverse : La plus grande ville fantôme de l'histoire	23
Chapitre 6 : Right-Click Save As : Le crime du siècle (qui ne coûte rien)	27
Chapitre 7 : L'Influenceur, ce Prophète du Vide	32
Chapitre 8 : L'Écologie : Brûler une forêt pour un ticket de caisse	37
Chapitre 9 : Les 'Diamond Hands' ou l'art de couler avec le navire	42
Chapitre 10 : Rare, Super Rare, et Complètement Débile	46
Chapitre 11 : Le Marché de l'Art : De Picasso au Pixel Mort	51
Chapitre 12 : Ton Avatar est une Lettre Écarlate	55
Chapitre 13 : Requiem pour un Singe en Slip	60

Chapitre 1

L'Art de l'Ulcère Visuel : Pourquoi ton singe est moche

Posez ce sandwich. Je suis sérieux, lâchez cette croûte de pain tout de suite, car ce que nous allons disséquer ensemble risque de provoquer un reflux gastrique d'une violence telle que votre œsophage demandera l'asile politique. Regardez-le. Non, ne détournez pas le regard, assumez. Regardez cette... chose. Ce primate numérique qui vous fixe avec l'intensité d'un bulot en fin de vie. C'est censé être un « singe », n'est-ce pas ? Un primate cool, une icône de la contre-culture digitale, un artefact de la nouvelle économie. En réalité, c'est une insulte à Darwin, à Photoshop et à l'intégralité de la chaîne évolutive.

D'un point de vue purement optique, nous ne sommes plus dans le domaine de l'art, mais dans celui de l'agression caractérisée. Si vos yeux pouvaient hurler, ils seraient actuellement en train de supplier pour une ablation à la petite cuillère rouillée. Ce singe n'est pas moche au sens conventionnel du terme — comme un carlin ou une vieille basket — il est « ontologiquement abject ». Il existe dans un espace liminal où l'incompétence technique rencontre le mépris total pour la rétine humaine.

Commençons par la colorimétrie. On dirait que l'algorithme chargé de choisir les teintes a fait un AVC en plein milieu du processus. Ce vert néon mélangé à ce marron de fin de gastro-entérite ? C'est un choix audacieux. C'est le genre de combinaison chromatique qu'on ne trouve que dans deux endroits sur Terre : les centrales nucléaires en train de fondre et les vomissures de licornes sous ecstasy. Pourquoi ce rose bonbon sur les oreilles ? Pourquoi ce fond bleu cyan qui donne l'impression que le singe flotte dans une cuvette de WC après l'ajout d'un bloc désinfectant ? C'est un cataclysme visuel qui ferait pleurer de sang un aveugle.

Parlons de l'anatomie, ou plutôt de cette absence totale de structure osseuse. Ce singe semble avoir été dessiné par quelqu'un qui n'a jamais vu de primate de sa vie, mais à qui on a vaguement décrit le concept au téléphone, un jour de grand vent, avec une mauvaise réception. La mâchoire pend comme si elle essayait de s'échapper du reste du visage. Les yeux ne pointent pas dans la même direction : l'un regarde le profit futur (inexistant), l'autre observe le vide abyssal de votre âme de spéculateur. C'est un regard qui dit : « Je souffre d'exister, s'il te plaît, appuie sur Delete. »

On nous a dit, au début de ce massacre, qu'un enfant de quatre ans sous calmants aurait refusé de punaiser ça sur le frigo. C'est une insulte pour les enfants de quatre ans. Même avec une dose de cheval de sédatifs, un bambin possède encore une forme de pureté esthétique, un sens de la ligne, une honnêteté dans le trait. Ici, il n'y a aucune honnêteté. Il n'y a que la paresse crasse d'une génération qui a confondu « art pixelisé » et « erreur système ». On a pris des pixels, on les a jetés contre un mur virtuel, et on a prié pour que des gens avec trop d'argent et pas assez de neurones appellent ça du génie.

C'est l'Art de l'Ulçère Visuel. Un ulcère qui ne se contente pas de ronger votre estomac, mais qui s'attaque directement à votre cortex visuel. Quand vous regardez ce singe, votre cerveau tente désespérément de donner un sens à ce qu'il voit. Il cherche une symétrie, une harmonie, un message. Mais le seul message que ce singe envoie, c'est : « J'ai coûté trois mois de loyer et je ressemble à un accident de voiture entre un Teletubby et un babouin lépreux. »

Et puis, il y a les accessoires. Ah, le génie de la génération procédurale ! Mettons-lui une casquette de marin. Pourquoi ? Parce que rien ne dit "investissement d'avenir" comme un singe dépressif déguisé en Capitaine Haddock sous crack. Ajoutons des lunettes de soleil. Sont-elles là pour cacher son regard vide ? Non, elles sont là parce que même le dessin de ses yeux était trop fatiguant à coder correctement. Ce chapeau de cowboy ? Ce n'est pas un hommage au western, c'est un aveu de défaite. C'est l'équivalent artistique de mettre du ketchup sur un steak trop cuit pour masquer le

goût de la semelle.

Si l'on analyse cette œuvre avec un faux sérieux académique — appelons ça la "Phénoménologie de la Merde Digitale" — on s'aperçoit que l'artiste (si tant est qu'un script Python puisse être appelé artiste sans que l'on doive s'excuser auprès de Léonard de Vinci) a réussi l'exploit de créer du "vide négatif". Ce n'est pas seulement que le dessin est mauvais, c'est qu'il aspire l'intelligence de la pièce. À chaque seconde passée à fixer ce singe, votre quotient intellectuel baisse de deux points. C'est une arme biologique sous forme de fichier .png.

Imaginez la scène : vous êtes au Louvre, en l'an 2350. L'humanité a survécu à tout. Et là, dans la salle des "Grands Désastres du XXIe Siècle", entre un pot de yaourt périmé et un tweet d'Elon Musk, se trouve votre singe. Les historiens se grattent la tête. Ils se demandent si c'était une forme de punition rituelle. "Est-ce que les gens payaient pour voir ça, ou payaient-ils pour que ça disparaisse ?" demandera un enfant du futur. Et le guide devra répondre, la honte aux lèvres : "Non, mon petit, ils s'échangeaient ça contre des fortunes, en pensant que c'était le futur de la culture." À ce moment-là, l'enfant du futur demandera probablement à être réinitialisé en usine.

Le pire dans tout cela, c'est la texture. Je sais, ce sont des pixels, mais on peut *sentir* la texture de ce singe. Il a l'air poisseux. Si vous passiez votre doigt sur l'écran, vous auriez l'impression de toucher une banane oubliée au fond d'un sac de sport pendant tout un mois d'août à Marseille. C'est un visuel qui a une odeur. Une odeur de vieux serveur en surchauffe, de sueur de "crypto-bro" et de désespoir graphique.

Pourquoi est-il moche ? Parce qu'il n'a aucune raison d'être beau. La beauté demande un effort, une intention, une compréhension de la lumière et de l'ombre. Ici, l'ombre est placée comme si le soleil venait de trois directions différentes à la fois, dont une venant probablement de l'enfer. La lumière, elle, ne "frappe" pas le sujet, elle l'agresse, elle l'humilie. C'est un éclairage de salle d'interrogatoire de la police

secrète, destiné à faire avouer au singe qu'il n'est qu'un assemblage de calques mal détournés.

Public, regardez votre écran. Si vous possédez un tel spécimen, je ne vous juge pas. Enfin si, je vous juge énormément, mais j'essaie d'être thérapeutique. Ce singe est le miroir de notre époque : une tentative désespérée d'exister à travers la laideur puisque le talent était en rupture de stock. C'est l'esthétique de l'erreur érigée en système de valeur.

En conclusion de cette analyse chirurgicale d'un cadavre numérique, posons-nous la question fondamentale : si ce singe était un animal réel, la SPA aurait déjà lancé une alerte mondiale. On l'euthanasierait par pure compassion. Mais dans le monde du pixel, il continue de nous hanter, avec ses couleurs qui jurent comme un charretier et sa face de lendemain de cuite éternel.

Votre singe n'est pas de l'art. Votre singe n'est pas un investissement. Votre singe est un ulcère visuel, une verrue sur la face du web, un accident de parcours dans l'histoire de la représentation. C'est un dessin que même le frigo le plus désespéré du monde rejetterait par peur de voir ses aimants se démagnétiser de honte. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais aller me rincer les yeux avec de l'eau de Javel pour essayer d'oublier que j'ai vu cette horreur.

On se retrouve au prochain chapitre, si vous n'avez pas encore fait une attaque cérébrale devant votre collection de primates radioactifs. Car croyez-moi, le pire reste à venir. On n'a pas encore parlé de la variante avec les rayons laser dans les yeux. Là, on touche au divin. Enfin, à la version du divin imaginée par un stagiaire sous acide dans une cave sans fenêtre. À tout de suite.

Chapitre 2

WAGMI : We Are All Gonna Make-it (à la soupe populaire)

Regardez-vous. Non, ne détournez pas les yeux vers votre deuxième écran où clignote une courbe de Solana qui ressemble à l'électrocardiogramme d'un rat mort. Regardez-vous bien en face dans le reflet noir de votre smartphone. Est-ce que vous voyez ce léger tic nerveux sous l'œil gauche ? C'est le stigmate du WAGMI.

WAGMI. *We Are All Gonna Make It*. Cinq lettres qui ont réussi l'exploit de concentrer plus d'espoir, de stupidité et de déni que l'intégralité des discours de campagne électorale des cinquante dernières années. C'était le cri de ralliement d'une génération qui avait décidé, un mardi après-midi pluvieux, que travailler huit heures par jour pour un salaire décent était un concept de "boomer" dépassé, et que la véritable émancipation financière résidait dans l'achat compulsif d'images de loutres avec des chapeaux de cowboy et des pipes en bois.

À l'époque — c'est-à-dire il y a environ dix-huit mois, ce qui correspond à trois siècles en temps-crypto — le WAGMI était partout. C'était l'Amen de cette nouvelle religion numérique. Vous postiez une photo de votre déjeuner (des pâtes instantanées, pour maximiser votre capital d'investissement) ? "WAGMI, bro !" Vous achetiez un pixel mort pour le prix d'une Twingo d'occasion ? "WAGMI, ser !" Vous vous faisiez pirater votre portefeuille par un gamin de douze ans basé au Kazakhstan parce que vous aviez cliqué sur un lien promettant des "AirDrops de slips virtuels" ? "Stay strong, WAGMI !"

C'était beau. C'était pur. C'était surtout le plus grand délire psychotique collectif depuis la chasse aux sorcières de Salem, mais avec des graphismes 8-bit et moins de dignité.

Le concept de base était pourtant révolutionnaire : on va tous devenir riches en se vendant les uns aux autres des certificats de propriété sur du vent. L'économie mondiale n'allait plus reposer sur la production de biens, sur l'innovation technologique ou sur les services. Non. Elle allait reposer sur la rareté artificielle d'une collection de 10 000 hamsters dépressifs générés par un algorithme codé avec les pieds. "Tu comprends pas l'utilité, mec. Ce hamster me donne accès à un Discord privé où d'autres propriétaires de hamsters discutent de la prochaine collection de perruches à lunettes. C'est du networking de haut niveau."

Ah, le networking ! On a vu ce que ça a donné. Des soirées "VIP" à Miami où des types en t-shirt "Bitcoin Billionaire" (achetés en promo sur Amazon) se trémoussaient sur de l'électro bas de gamme en buvant du champagne tiède, tout ça pour célébrer le fait qu'ils possédaient une URL pointant vers un JPEG hébergé sur un serveur qui allait fermer trois mois plus tard. C'était la cour des miracles version Web 3.0. On y croisait des "philosophes de la blockchain" qui vous expliquaient, avec le sérieux d'un neurochirurgien, que l'Ethereum était le nouveau sang de l'humanité, juste avant de vous demander si vous pouviez leur avancer dix balles pour le parking.

Et puis, le réveil a sonné. Et ce n'était pas la douce alarme d'un iPhone, c'était le bruit d'un piano de queue tombant du cinquantième étage sur une caisse de casseroles.

Le "We" du WAGMI a soudainement fondu comme une banquise sous un lance-flammes. On s'est rendu compte que dans "We Are All Gonna Make It", le "All" excluait visiblement tous ceux qui n'étaient pas les fondateurs du projet ou les influenceurs payés en jetons obscurs pour pomper la valeur de votre singe radioactif. Le "Make It" est devenu un "Fake It" permanent, jusqu'à ce que la réalité — cette vieille dame cruelle qui exige qu'on paie son loyer avec de l'argent réel et non avec des "MoonCoins" — ne vienne frapper à la porte.

Aujourd'hui, quand on croise un ancien apôtre du WAGMI, on le reconnaît

facilement. C'est celui qui, dès qu'il entend le mot "bloc", fait une crise de panique. C'est celui qui a remplacé sa photo de profil Bored Ape par une photo de paysage générique pour que son banquier ne le reconnaisse pas. Le slogan a muté. On est passé du "To the Moon" (Vers la Lune) au "To the Pôle Emploi" (Vers la soupe populaire).

L'ironie est délicieuse, comme un plat qu'on dégusterait froid dans une assiette en carton à la charité du coin. Ces "bros" qui méprisaient le système financier traditionnel se retrouvent aujourd'hui à remplir des formulaires Cerfa pour obtenir une aide au logement, tout en vérifiant nerveusement si leur "Loutre 4521" a enfin trouvé preneur pour 0,0001 centime sur une plateforme désertée.

L'économie de la loutre à chapeau s'est effondrée, laissant derrière elle un champ de ruines numériques jonché de termes techniques que personne n'a jamais vraiment compris. "Smart Contracts", "Interopérabilité", "Décentralisation"... Autant de mots qui servaient de lubrifiant pour faire passer la pilule d'une arnaque pyramidale tellement évidente qu'elle ferait passer Charles Ponzi pour un enfant de cœur timoré.

Mais le plus drôle, le plus pathétique, c'est le déni qui persiste. Il reste encore des irréductibles, tapis dans les tréfonds de Twitter (ou X, peu importe le nom que ce naufrage porte aujourd'hui), qui hurlent encore "WAGMI !" dans le vide sidéral. Ils appellent ça "HODL". C'est un terme crypto pour dire : "Je refuse d'admettre que j'ai perdu les économies de toute une vie dans une image de caillou." C'est une stratégie d'investissement basée sur la même logique que celle d'un capitaine qui resterait sur son bateau coulé en expliquant que l'eau dans ses poumons est en fait une nouvelle forme de rafraîchissement révolutionnaire.

"On est encore tôt", disent-ils. "C'est l'hiver crypto, le printemps va revenir." Non, Kevin. Ce n'est pas l'hiver. C'est l'extinction thermique de l'univers pour ton portefeuille. Ta loutre ne va pas rebondir. Elle n'est pas en train de "consolider son support". Elle est en train de se décomposer dans la décharge publique de l'histoire du

capitalisme spéculatif.

Imaginez les livres d'histoire dans cinquante ans. Les étudiants étudieront la "Crise de la Tulipe" de 1637, puis ils passeront à la "Grande Démence du Pixel" de 2021. Ils verront des graphiques montrant des milliards de dollars s'évaporer dans des échanges de dessins de singes colorés. Ils liront les tweets de types nommés @CryptoWolf69 qui prédisaient la fin du dollar au profit d'une monnaie basée sur le mème d'un chien japonais. Et ils se demanderont : "Mais qu'est-ce qu'ils avaient dans l'eau à cette époque-là ?"

La réponse est simple : ils avaient l'espoir. Un espoir toxique, dopé à la dopamine des notifications et à la peur de manquer le train (FOMO). Ils voulaient tous "réussir". Ils voulaient tous être le loup de Wall Street sans avoir à quitter leur pyjama ou à comprendre comment fonctionne un bilan comptable.

Le WAGMI était la promesse d'une démocratisation de la fortune, mais il n'a été que la démocratisation de la ruine. Il a prouvé que si vous mettez assez de gens stupides dans une pièce virtuelle et que vous leur dites qu'ils sont des génies visionnaires, ils finiront par se battre pour acheter la poussière sous les tapis des autres.

Alors, la prochaine fois que vous verrez passer ce slogan, ou que vous serez tenté de racheter une "opportunité incroyable" sous forme de NFT de canard en plastique médiéval, souvenez-vous de la soupe populaire. Elle est gratuite, certes, mais elle a un goût amer. C'est le goût du WAGMI. C'est le goût d'un monde où l'on a cru que la valeur se créait en criant très fort sur internet, plutôt qu'en faisant quelque chose d'utile.

Et pour ceux qui ont encore leur singe en pixel sur leur écran de verrouillage : ne vous inquiétez pas. Vous allez effectivement "Make It". Vous allez réussir à être la preuve vivante qu'on peut posséder une technologie de pointe et conserver le discernement d'un bulot sous anesthésie. C'est déjà une forme de record.

En attendant, passez-moi le sel. La soupe est un peu fade, et je crois que j'ai aperçu un logo Bored Ape au fond de mon bol de bouillon. C'est peut-être ça, l'utilité finale : le recyclage en combustible pour les nécessiteux. Allez, WAGMI les gars. On se voit dans la file d'attente du Samu Social. N'oubliez pas vos clés privées, ça fera sourire l'assistante sociale.

Chapitre 3

La Propriété Digitale ou l'Art d'acheter le vent

Approchez, approchez, mesdames et messieurs les visionnaires du futur, les Christophe Colomb de l'immatériel, les conquistadors du néant. Aujourd'hui, nous allons pratiquer une petite dissection. Oh, ne vous inquiétez pas, ça ne fera pas mal à votre corps — votre dignité, par contre, risque de finir aux urgences avec un pronostic vital engagé.

Parlons de cette notion sublime, presque érotique pour certains : la "propriété digitale".

Imaginez la scène. Vous entrez dans une concession Ferrari. Vous sortez deux millions d'euros en petites coupures. Le vendeur, un type avec un sourire si blanc qu'il pourrait servir de phare en pleine mer, vous serre la main chaleureusement. Il vous remet une enveloppe. À l'intérieur ? Pas de clé. Pas de carte grise. Pas même une photo de la bagnole. Juste un petit Post-it jauni sur lequel il a griffonné : *"La Ferrari rouge est garée au 42 rue de la Pompe, derrière la benne à ordures. Si elle n'y est plus, c'est pas mon problème. Bisous."*

Vous repartez chez vous, le torse bombé, en expliquant à vos voisins que vous "possédez" une Ferrari. Vos voisins, qui ont encore l'usage de leur lobe frontal, vous regardent comme si vous veniez de suggérer de remplacer l'eau potable par du jus de cornichon. Et ils ont raison. Parce que vous n'avez pas acheté une voiture. Vous avez acheté une direction. Vous avez acheté un "vers là-bas".

C'est exactement ce que vous avez fait avec votre NFT de singe dépressif.

Désolé de briser le miroir magique, mais on va devoir parler technique deux minutes, le temps que votre cerveau traite l'information. Quand vous "achetez" un NFT sur la blockchain Ethereum (ou n'importe quelle autre chaîne de blocs pour autistes précoces), vous n'achetez pas l'image. L'image, elle est trop grosse. Elle pèse 2 Mo. Mettre 2 Mo directement sur la blockchain coûterait le PIB du Swaziland en frais de gaz. Donc, les développeurs — qui sont des gens cyniques et très intelligents — ont trouvé une parade géniale.

Votre NFT, c'est une ligne de code. Une toute petite ligne de JSON, perdue dans un océan de chiffres. Et cette ligne contient ce qu'on appelle une "metadata URL". C'est un lien hypertexte. Un bête petit lien bleu qui pointe vers un serveur.

Félicitations. Vous venez de dépenser 40 000 dollars pour un marque-page.

Vous êtes le fier propriétaire d'un lien URL. Vous possédez l'adresse d'un site web qui héberge une image. C'est comme si vous achetiez le ticket de vestiaire d'une boîte de nuit en croyant que vous êtes devenu propriétaire du manteau. Sauf que dans cette boîte de nuit, le videur est bourré, le vestiaire est en carton, et le propriétaire du club peut décider de mettre le feu au bâtiment à tout moment pour toucher l'assurance.

"Mais c'est sur IPFS ! C'est décentralisé !" me hurle déjà au visage un jeune homme en sweat-shirt à capuche qui n'a pas vu la lumière du soleil depuis le dernier bull-run.

Ah, IPFS. Le "InterPlanetary File System". Le mot magique pour rassurer les pigeons. Laissez-moi vous expliquer comment fonctionne votre "immortalité digitale". IPFS, c'est un réseau où les fichiers restent en ligne tant que quelqu'un les "épingle" (pinning). Si le projet NFT fait faillite, si le fondateur décide de s'exiler aux Bahamas avec votre fric, ou s'il oublie simplement de payer l'abonnement mensuel à son service de stockage (comme Pinata ou Infura), votre lien URL va faire ce que font tous les liens abandonnés sur Internet : il va mourir.

Un matin, vous allez vous réveiller, vous voudrez admirer votre singe à 10 ETH pour vous donner le courage d'aller bosser chez McDo pour rembourser votre prêt Cofidis, et vous tomberez sur une page blanche. Un magnifique, un pur, un sculptural "404 Not Found".

À cet instant précis, vous ne posséderez plus un singe en pixel. Vous posséderez la preuve cryptographique que vous avez possédé un lien vers quelque chose qui n'existe plus. Vous posséderez le certificat de décès d'un mirage. C'est l'art ultime : l'art d'acheter le vent et de se plaindre qu'il y a des courants d'air.

Mais le plus drôle, ce n'est même pas la fragilité technique. C'est le délire juridique.

Les détenteurs de NFT adorent se gargariser de "droits de propriété intellectuelle". Ils croient sincèrement qu'ils possèdent l'image. "C'est mon singe, j'ai les droits !" Non, Kevin. Tu as les droits sur ce que le contrat (le *smart contract* ou les *terms of service* du site) dit que tu as. Et la plupart du temps, ce contrat est écrit par des avocats qui ont bien fait attention à ce que tu n'aies rien du tout, à part le droit de fermer ta gueule et de mettre l'image en photo de profil Twitter.

Si demain, un artiste décide d'utiliser votre singe pour en faire une campagne de pub pour des couches pour adultes ou pour une marque de suppositoires, vous allez faire quoi ? Envoyer un flic sur la blockchain ? Appeler la police du Web 3.0 ? Bonne chance. La police est déjà bien assez occupée à essayer de comprendre comment on a pu autoriser la vente de "terrains virtuels" dans un métavers qui ressemble à un jeu PlayStation 1 buggé sous acide.

La "propriété digitale", c'est le syndrome de l'enfant qui croit qu'il possède la Lune parce qu'il pointe son doigt vers elle. Vous avez payé pour l'illusion d'une exclusivité. Vous avez payé pour un numéro de série sur un reçu numérique.

Pendant ce temps, moi, avec un clic droit et "Enregistrer sous", je possède exactement

la même chose que vous sur mon disque dur. "Oui mais c'est pas la VRAIE image sur la blockchain !" dites-vous en pleurant. Mais mon pauvre ami, *l'image n'est pas sur la blockchain*. Personne ne l'a jamais vue là-bas. C'est comme si vous achetiez l'acte de propriété d'une étoile. L'étoile s'en fout. Elle est à des milliards d'années-lumière. Elle n'appartient à personne. Mais vous, vous avez un joli papier avec un tampon brillant qui dit "Étoile Alpha-Bulle-Spéculative". Et vous êtes content.

C'est là que réside le génie du truc. On a réussi à transformer l'acte d'achat — qui est normalement une transaction pour obtenir un bien ou un service — en une performance artistique de pure stupidité. Acheter un NFT, c'est de l'art conceptuel. L'œuvre d'art, ce n'est pas le singe. L'œuvre d'art, c'est vous, en train de regarder votre écran, convaincu d'être un "early adopter" alors que vous êtes juste le dernier maillon de la chaîne alimentaire d'une pyramide de Ponzi en 4K.

Vous n'achetez pas de l'art. Vous n'achetez pas de la technologie. Vous achetez le droit de dire "Je fais partie du club". Un club où le ticket d'entrée coûte le prix d'un studio en banlieue et où la seule activité consiste à se convaincre mutuellement que le vent qu'on respire a une odeur de caviar.

Et le jour où le serveur s'éteindra, où le lien URL se brisera, où la base de données sera corrompue, il ne vous restera que votre clé privée. Une suite de caractères alphanumériques qui prouve de manière indéniable, mathématique et immuable, que vous êtes le propriétaire légitime d'un grand vide sidéral.

C'est ça, la magie du Web3. On a inventé la pauvreté certifiée par la cryptographie. On a créé un monde où l'on peut être ruiné, mais avec un certificat d'authenticité.

Alors, remettez un peu de sel dans votre soupe populaire. Savourez ce goût de néant. Et surtout, n'oubliez pas d'en parler à vos petits-enfants : "Tu vois, petit, à l'époque, j'étais le roi du monde. Je possédais le lien vers une image d'un canard en plastique médiéval. C'était sur la blockchain. C'était révolutionnaire."

Et votre petit-fils, qui sera probablement en train de chasser des rats pour survivre dans les ruines de l'ancien monde, vous demandera sans doute : "Et on pouvait le manger, le canard ?"

Et là, vous devrez lui expliquer le concept de la "valeur perçue". Bon courage pour lui faire comprendre ça avant qu'il ne décide de troquer votre ledger contre une boîte de haricots périmés. Parce que dans le monde réel, celui où les liens ne meurent pas parce qu'ils n'existent pas, la seule chose qui a de la valeur, c'est ce qu'on peut tenir dans sa main. Et votre vent digital, il ne remplit pas l'estomac, même avec beaucoup de sel.

Chapitre 4

Le 'Utility' : Le Club Privé où personne ne veut entrer

L'utilité. Un mot qui, dans le dictionnaire, désigne le caractère de ce qui est utile, de ce qui peut servir à une fin précise. Dans le monde merveilleux du Web3, l'« utilité » est une sorte de lubrifiant sémantique destiné à vous faire oublier que vous venez de dépenser trois mois de salaire pour le JPEG d'un furet en costume de cosmonaute. C'est le cache-misère conceptuel qui permet de répondre à la question de votre banquier (ou de votre femme, juste avant qu'elle ne demande le divorce) : « Mais à quoi ça sert, concrètement ? »

Et là, vous sortez la carte magique, l'argument qui tue, le graal de l'investisseur moderne : « Ça me donne accès au Club Privé. »

Mesdames et Messieurs, bienvenue dans l'enfer du « Utility ». Imaginez un instant que vous payez l'entrée d'une boîte de nuit 15 000 euros. Le videur vous regarde avec le mépris d'un aristocrate devant un paysan couvert de boue, vérifie votre certificat d'authenticité sur la blockchain, et vous laisse enfin passer le cordon de velours. Vous vous attendez à quoi ? Des fontaines de champagne ? Elon Musk qui vous propose un rail de poudre de lune sur le dos d'un robot-chien ? Une orgie avec des mannequins qui connaissent par cœur le livre blanc de l'Ethereum ?

Non. Vous poussez la porte, et vous vous retrouvez dans une cave humide, éclairée par un seul néon qui grésille, au milieu de trois adolescents boutonneux qui mangent des chips au vinaigre et d'une centaine de mannequins en carton qui répètent en boucle : « GM », « Wagmi », « LFG ». Bienvenue sur Discord.

Le Discord « exclusif », c'est le premier pilier de l'utilité. C'est l'endroit où l'on vous

parque pour s'assurer que vous ne sortez pas de l'enclos. C'est une expérience sensorielle unique, proche de ce que doit ressentir un opérateur de centre d'appels à Bangalore un jour de grève des transports. Vous avez 452 canaux différents. Il y a le canal announcements, où le fondateur du projet (un gamin de 19 ans nommé "CryptoKev" qui vit encore chez sa mère à Clermont-Ferrand) poste des messages écrits exclusivement en majuscules pour annoncer que « quelque chose d'énorme arrive ». Spoil : le « quelque chose d'énorme », c'est généralement un partenariat avec une marque de thé détox dont tout le monde se fout ou l'annonce d'une nouvelle collection de chapeaux numériques pour vos furets.

Ensuite, vous avez le canal general. C'est là que se passe la magie. C'est le cœur battant de la communauté. Si vous passez plus de cinq minutes dessus, vous sentirez votre QI fondre plus vite qu'un glacier en août. Le dialogue moyen ressemble à ça :

- "Ape_King_99" : GM !
- "Lambo_Soon" : GM !
- "Diamond_Hands_Bot" : LFG ! To the moon !
- "Igor_6782" (Le bot russe) : Click here for free airdrop ! [Lien vers un virus qui va vider votre compte épargne]
- "Ape_King_99" : Is the floor rising ?
- "Lambo_Soon" : Bullish !

C'est fascinant. Vous avez payé le prix d'une petite voiture d'occasion pour avoir le droit de lire des onomatopées boursières échangées par des gens qui, pour la plupart, n'ont pas encore le droit de voter. C'est ça, l'utilité : c'est le privilège de se sentir entouré par une meute de zombies numériques qui hurlent pour se rassurer mutuellement que le bateau ne coule pas, alors que l'orchestre a déjà été vendu aux enchères pour payer les frais de gaz.

Mais attendez, l'utilité ne s'arrête pas là. Il y a aussi les « Alpha Calls ». Ah, les Alphas ! On vous promet des informations d'initiés, des tuyaux percés, la sagesse des dieux de la finance décentralisée. En réalité, l'Alpha, c'est souvent un mec qui

s'appelle "Kevin-Le-Trader" et qui vous explique qu'il a « un bon pressentiment » sur une cryptomonnaie appelée le \$CUMROCKET parce que le logo est violet et que le violet, c'est la couleur de la gagne. C'est l'équivalent technologique de lire l'avenir dans les entrailles d'un poulet, mais avec des graphiques en chandelier et beaucoup plus de jargon pour masquer l'absence totale de substance.

Et que dire du « Merch Exclusif » ? Parce que oui, posséder un singe en pixel de la taille d'un timbre-poste vous donne le droit sacré d'acheter – et non de recevoir gratuitement, ce serait trop simple – un sweat à capuche à 150 euros. Un sweat fabriqué dans une usine obscure, avec un logo qui se décolle au premier lavage, et qui crie au monde entier : « J'ai trop d'argent et je n'ai aucun goût vestimentaire ». L'utilité, c'est de devenir un panneau publicitaire ambulant pour un projet qui sera mort avant que votre commande ne soit livrée par FedEx.

Parfois, l'utilité devient physique. On organise des « Events ». La « NFT NYC », la « Ape Fest », ou tout autre rassemblement de personnes qui ne se sont pas douchées depuis l'invention de la blockchain. On vous promet une soirée VIP dans un entrepôt de Brooklyn. Vous y allez, parce que vous êtes un « Holder », un membre de l'élite. Vous faites la queue pendant quatre heures sous la pluie derrière des types qui portent des lunettes de soleil à minuit. Une fois à l'intérieur, la musique est tellement forte que vous ne pouvez pas parler (ce qui est une bénédiction, car vous n'auriez rien à vous dire à part « GM »), et la seule boisson disponible est une bière tiède servie dans un gobelet en plastique avec un QR code collé dessus. Mais attention : si vous scannez le QR code, vous gagnez un « POAP », un badge numérique qui prouve que vous étiez là. C'est génial. Vous avez payé un billet d'avion et un hôtel pour prouver numériquement que vous avez gâché votre soirée.

Le génie de l'utilité, c'est cette capacité à transformer une absence totale de service en un privilège aristocratique. C'est le syndrome de Stockholm appliqué au marketing. On vous vend l'accès à une "DAO" (Organisation Autonome Décentralisée). On vous dit : « Vous avez le pouvoir ! Vous allez voter pour l'avenir

du projet ! ». Et vous voilà, fier comme un coq, en train de voter sur une proposition cruciale : « Devrait-on changer la couleur du fond du site web de bleu canard à bleu turquoise ? ». Vous passez deux heures à débattre sur Discord, vous signez une transaction avec votre Ledger, vous payez 12 dollars de frais de réseau, pour finalement vous rendre compte que le fondateur a 51 % des jetons de vote et qu'il a déjà décidé que le site resterait bleu canard parce que c'est la couleur préférée de son chat.

C'est ça, le club privé où personne ne veut entrer. C'est une garderie pour adultes qui ont refusé de grandir et qui préfèrent jouer à la bourse avec des images de monstres plutôt que d'affronter la réalité. La réalité, c'est que la seule utilité réelle de votre NFT, c'était de transférer votre argent des mains d'un naïf (vous) vers les mains d'un cynique (le créateur).

L'utilité, c'est le grand mensonge qu'on se raconte pour ne pas admettre qu'on est seul dans sa chambre, devant un écran, à attendre qu'un algorithme nous rende riche sans qu'on ait besoin de produire quoi que ce soit de concret. C'est l'illusion d'appartenance à une élite, alors que vous n'êtes que le carburant d'une machine à hype qui a déjà commencé à vous recycler.

Alors, la prochaine fois qu'on vous vend un projet avec une « roadmap incroyable » et une « utilité révolutionnaire », posez-vous cette question : si ce club était si génial, pourquoi est-ce que les gens à l'intérieur passent tout leur temps à essayer de convaincre les gens à l'extérieur d'acheter leur ticket d'entrée ? Un club exclusif, par définition, c'est fait pour garder les gens dehors. Mais dans le monde des NFT, c'est l'inverse. C'est une pyramide où les gens au sommet vous supplient de monter pour ne pas qu'ils s'écrasent au sol.

Savourez votre accès VIP. Profitez bien du canal Discord. Discutez bien avec "Igor_The_Bot". Parce qu'au bout du compte, la seule chose que vous possédez vraiment, c'est le droit exclusif de regarder votre investissement s'évaporer en haute

définition, entouré de gens qui vous diront « GM » jusqu'à ce que la lumière s'éteigne définitivement. Et là, votre certificat d'authenticité, vous pourrez l'imprimer pour vous en servir comme papier toilette. C'est peut-être ça, finalement, la seule utilité tangible que vous finirez par trouver. Et croyez-moi, à ce moment-là, le papier sera bien plus précieux que le pixel.

Chapitre 5

Le Metaverse : La plus grande ville fantôme de l'histoire

Enfilez votre casque. Allez-y, ne faites pas cette tête. Ajustez les sangles, ignorez l'odeur de plastique chauffé et la légère buée qui commence à se former sur les lentilles parce que vous transpirez déjà de malaise. Bienvenue dans « l'Avenir ». Ou du moins, ce que Mark Zuckerberg vous a vendu comme l'avenir en transpirant plus que vous lors d'une conférence de presse qui ressemblait à l'audition d'un robot essayant d'imiter un humain qui a de l'enthousiasme.

Regardez autour de vous. C'est majestueux, n'est-ce pas ? Cette vaste étendue de... rien. Nous sommes actuellement sur une parcelle de « terrain virtuel » située dans le quartier le plus prestigieux de Decentraland. Coût de l'acquisition pour le génie qui nous précède : 500 000 dollars. Oui, un demi-million de dollars américains, la monnaie qui sert normalement à acheter des choses comme des maisons avec des toits, des jardins où l'herbe pousse vraiment, ou au moins trois Ferrari.

Mais ici ? Regardez bien le sol. C'est une texture verte répétitive qui ferait passer une map de *GoldenEye 007* sur Nintendo 64 pour un chef-d'œuvre de photoréalisme. Si vous fixez l'horizon, vous verrez cette brume étrange. Ce n'est pas un effet atmosphérique poétique pour simuler le petit matin sur la plaine. Non, c'est le « clipping ». C'est la carte graphique de votre ordinateur à 3000 balles qui vous supplie d'arrêter de lui infliger ça. Le moteur de rendu est tellement aux fraises qu'il est incapable d'afficher un arbre à plus de dix mètres sans faire un AVC.

C'est ça, la révolution immobilière du Web3 : payer le prix d'un appartement à Paris pour vivre dans un bug de *Superman 64*.

Faisons quelques pas. Vous sentez cette physique ? Ce mouvement de caméra qui vous donne l'impression d'avoir bu huit shots de tequila alors que vous êtes juste assis sur votre chaise de bureau ? C'est l'immersion. Regardez votre corps. Vous n'avez pas de jambes. Personne n'a de jambes ici. Pourquoi ? Parce que coder des jambes qui marchent sans s'enfoncer dans le sol comme si c'était des sables mouvants, c'est apparemment trop demander aux ingénieurs qui gèrent des milliards de dollars de capitalisation boursière. On est une armée de bustes flottants, des Playmobil décapités au niveau du bassin, dérivant dans un vide intersidéral esthétiquement proche d'un jeu Flash de 2004.

Oh, attendez ! Un autre utilisateur ! Regardez, là-bas, près du cube gris qui est censé être une "galerie d'art minimaliste". C'est « CryptoWiz_92 ». Il porte un chapeau de cowboy en pixels et des lunettes de soleil qui flottent à trois centimètres de son visage. Approchons-nous.

« GM ! » nous lance-t-il via la bulle de chat.

C'est tout. Il ne dira rien d'autre. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Il est là pour "protéger son investissement". Il est comme un gardien de phare dans un monde où la mer est faite de code mort et où il n'y a aucun bateau à l'horizon. Il attend que quelqu'un vienne lui racheter son chapeau pour 2 ETH, mais les seuls visiteurs sont des touristes comme nous, venus ricaner devant les décombres fumants d'une bulle spéculative.

Le Metaverse, c'est la plus grande ville fantôme de l'histoire, mais avec une différence de taille par rapport aux villes fantômes du Far West : dans le Nevada, au moins, il reste des planches de bois et une ambiance de film de Sergio Leone. Ici, si on coupe le serveur, il ne reste même pas de la poussière. Il reste juste un message "Error 404" et le silence assourdissant de votre banquier qui se demande comment vous avez pu croire que posséder le terrain virtuel adjacent à celui de Snoop Dogg était une stratégie financière viable.

Parlons-en, de Snoop Dogg. Le « Snoopverse ». Des gens ont payé des fortunes pour être les voisins virtuels du rappeur. Imaginez le niveau de désespoir social. Vous payez 450 000 dollars pour avoir une maison en polygones à côté d'une autre maison en polygones où Snoop Dogg ne met jamais les pieds, parce qu'il est bien trop occupé à fumer de la vraie weed dans un vrai jacuzzi payé avec votre argent. C'est le concept du fan-club poussé jusqu'à l'absurde clinique. Vous n'êtes pas son voisin. Vous êtes une ligne de code dans une base de données qu'il a déjà oubliée.

Et les marques, mes aïeux, parlons des marques ! Bienvenue dans le quartier commercial. Voici le magasin Gucci. Enfin, c'est ce qui est écrit sur le panneau qui ressemble à un jpeg étiré sur Paint. Vous entrez. Il n'y a rien à acheter, à part un sac à main virtuel pour votre avatar sans jambes. Un sac que vous ne pouvez porter que dans ce monde désert, où personne ne vous verra, à part un bot de maintenance et peut-être un adolescent égaré qui cherche comment désinstaller le jeu.

C'est le sommet du capitalisme terminal : des multinationales qui dépensent des millions pour construire des centres commerciaux vides dans des dimensions parallèles où les lois de la physique sont optionnelles mais où le système de paiement par carte bleue, lui, fonctionne merveilleusement bien. Vous voyez cette banque, là ? Ils ont ouvert une agence virtuelle pour "parler aux jeunes". Les jeunes ne sont pas là. Les jeunes sont sur TikTok en train de se moquer de vous ou sur *Fortnite* en train de se tirer dessus avec des skins de Spider-Man. Personne ne veut aller à la banque dans un jeu vidéo. Personne ne se dit : « Tiens, il pleut, et si j'enfilais un casque de 600 grammes pour aller simuler une demande de prêt immobilier chez JP Morgan en version basse résolution ? »

Le Metaverse, c'est cette fête foraine triste à la fin de l'été. Vous savez, celle où il reste juste une odeur d'huile de friture rance, deux auto-tamponneuses cassées et un forain qui vous regarde avec des yeux de type qui a vu la fin du monde. Sauf que cette fête foraine a coûté plus cher que le programme Apollo.

On nous avait promis *Ready Player One*. Une oasis infinie de possibilités, de l'aventure, du sexe, de la magie, des mondes merveilleux. À l'arrivée, on a eu un simulateur de salle d'attente à la sécurité sociale, mais avec des couleurs flashy qui font mal au crâne. C'est un cimetière de pixels où les épitaphes sont des tweets de gourous de la tech qui juraient, en 2021, que "si vous ne comprenez pas le potentiel de l'immobilier numérique, vous allez rester sur le bord de la route".

Eh bien, devinez quoi ? On est sur le bord de la route. On regarde passer le convoi de camions poubelles qui emportent les serveurs de vos parcelles de luxe. Et la route est magnifique. Il y a de l'herbe, des arbres, et quand je marche, mes jambes fonctionnent.

Regardez une dernière fois autour de vous avant de retirer le casque. Voyez ce coucher de soleil ? Ce dégradé de orange et de rose qui saccade parce que le processeur surchauffe ? C'est la fin du monde virtuel. Ce n'est pas une explosion, c'est juste un petit bruit de modem qui se déconnecte. C'est l'extinction des feux dans une ville qui n'a jamais été habitée que par des illusions et des escrocs.

Allez, enlevez ça. Posez le casque sur l'étagère, juste à côté de votre Kinect, de votre 3D TV et de vos autres espoirs technologiques déçus. Respirez l'air frais. Essayez la sueur sur votre front. Vous sentez cette sensation ? Ce n'est pas de la nostalgie. C'est le soulagement de savoir que, peu importe à quel point votre appartement est petit ou votre loyer est cher, au moins, quand vous ouvrez la fenêtre, le monde ne met pas trois minutes à charger ses textures.

Et si jamais l'envie vous reprend d'acheter un terrain en 2D pour le prix d'un château en Espagne, faites-moi une faveur : ouvrez *Minecraft*. C'est moins cher, c'est plus joli, et au moins, on peut y croiser des moutons. Ils sont en pixels, eux aussi, mais au moins ils ne prétendent pas révolutionner l'économie mondiale en vous vendant leur laine en NFT.

Chapitre 6

Right-Click Save As : Le crime du siècle (qui ne coûte rien)

Mesdames, messieurs, approchez. Rangez vos portefeuilles MetaMask, calmez vos spasmes de FOMO et préparez-vous à célébrer le casse le plus audacieux de l'histoire de l'humanité. Pas de cagoules, pas de plans à la Ocean's Eleven, pas de foreuses thermiques pour percer des coffres suisses. Juste un index. Un seul doigt. Le muscle le plus redoutable du XXIe siècle, celui qui repose mollement sur le bouton droit de votre souris.

Bienvenue dans le monde merveilleux du « Clic-Droit Enregistrer-Sous ».

On nous a expliqué, avec le sérieux d'un neurochirurgien opérant à cœur ouvert, que c'était impossible. On nous a hurlé dessus dans des espaces Twitter saturés de bruits de friture que nous « ne comprenions pas la technologie ». On nous a sorti l'argument ultime, le bouclier d'invincibilité des pigeons de la Silicon Valley : la *Propriété Numérique*.

C'est un concept fascinant, n'est-ce pas ? C'est l'idée qu'on peut posséder un truc qui, par sa nature même, est conçu pour être copié à l'infini en une fraction de seconde par n'importe quel processeur de calculatrice Texas Instrument. C'est comme si un mec essayait de vous vendre l'exclusivité d'un courant d'air ou le droit de propriété sur l'écho d'un pet dans une cathédrale.

Imaginez la scène. On est en 2021. Un cadre sup en pleine crise de la quarantaine, qui a passé trop de temps sur des forums de crypto-bros, décide de claquer 450 000 dollars dans un dessin de singe qui a l'air d'avoir été vomi par un algorithme sous LSD. Le singe porte un chapeau de marin, il tire la langue, et il a des yeux de zombie.

C'est objectivement hideux. Si vous voyiez ça sur le frigo de votre neveu de 6 ans, vous lui demanderiez s'il a besoin de voir un psy.

Mais là, non. Là, c'est de l'ART. C'est sur la BLOCKCHAIN.

Le mec achète. Il est fier. Il change sa photo de profil Twitter. Il se sent comme le nouveau Médicis, le protecteur des arts du futur. Et là, arrive l'ennemi public numéro un. Un adolescent de 14 ans, dans sa chambre qui sent les chaussettes sales et le désespoir hormonal. Le gamin voit l'image. Il fait : « Oh, marrant le singe ».

Clic droit. Enregistrer sous. « Singe_moche_01.png ».

Et là, l'univers s'effondre. Le possesseur du NFT commence à convulser. « NON ! TU NE PEUX PAS FAIRE ÇA ! JE POSSÈDE LE JETON ! J'AI L'ACTE DE PROPRIÉTÉ DANS LE REGISTRE DISTRIBUÉ ! C'EST MON SINGE ! »

Et le gamin, avec la sérénité d'un moine bouddhiste sous Xanax, répond : « Bah, il est sur mon bureau maintenant. Je peux même le mettre en fond d'écran. »

C'est là que le délire atteint des sommets stratosphériques de comédie. Le crypto-enthousiaste va alors essayer de vous expliquer la différence entre « détenir l'image » et « détenir le certificat d'authenticité de l'image ». C'est ma partie préférée. C'est comme si vous achetiez une Ferrari pour 200 000 balles, mais que le vendeur gardait la voiture et vous donnait juste un post-it avec marqué « Je jure sur la tête de ma mère que cette Ferrari appartient à Kevin ». Et pendant ce temps, tout le quartier conduit la Ferrari, couche dedans, et l'utilise pour faire des courses de stock-car, mais Kevin, lui, il a le post-it. Il est CONTENT, Kevin. Il se sent privilégié.

Le « Right-Click Save As », c'est le crime parfait parce qu'il ne laisse aucune victime, à part l'ego boursoufflé de gens qui ont trop d'argent et pas assez de

neurones. C'est une forme de redistribution des richesses purement visuelle.

C'est le braquage du siècle, mais sans le sang. Les « voleurs » (les gens normaux, quoi) possèdent exactement la même chose que les « investisseurs » (les pigeons, quoi). Les deux voient les mêmes pixels. Les deux ont la même résolution. La seule différence, c'est que l'un des deux a encore assez d'argent pour s'acheter un vrai château en France, tandis que l'autre possède une ligne de code qui dit qu'il est le « propriétaire » d'un lien URL qui, dans trois ans, renverra probablement vers une erreur 404.

Mais attendez, les défenseurs des NFT ont une réponse à tout. Ils vous diront : « Oui, mais la valeur vient de la rareté ! »

Quelle rareté, bordel ? C'est du code binaire ! On parle d'un truc qu'on peut dupliquer plus vite qu'un variant du Covid dans un festival de musique. Si je photocopie un billet de 50 euros, c'est de la contrefaçon. Si je clique sur « Enregistrer sous » sur ton singe à lunettes de soleil, c'est juste la fonction de base d'Internet. Internet a été conçu pour partager de l'information, pas pour créer des clôtures virtuelles autour de dessins de merde.

Il faut admirer le courage des gens qui osent encore dire « Tu ne possèdes pas vraiment l'image ». C'est un niveau de déni qui frise la pathologie psychiatrique. C'est comme si j'allais au Louvre, que je prenais une photo de la Joconde, et qu'un mec arrivait en hurlant : « Attention ! Vous n'avez pas le certificat de propriété ! La Joconde que vous avez sur votre téléphone n'est pas la vraie ! »

Bah oui, Einstein, je sais que c'est pas la vraie. Mais elle est sur mon téléphone. Je peux la regarder. Je peux la gribouiller sur Snapchat. Je peux lui mettre des moustaches de chat. Et j'ai pas eu besoin de vendre un rein pour ça.

Le plus drôle, c'est quand les plateformes de NFT ont essayé de lutter contre ça. Ils ont créé des « galeries privées », des accès restreints. Ils ont essayé de transformer le web en une série de clubs VIP pour gens qui aiment se faire arnaquer en groupe. Sauf

qu'un écran, ça reste un écran. Si ça s'affiche, ça se capture. « Capture d'écran ». Le deuxième bouton de l'Apocalypse.

Imaginez la gueule des mecs qui ont payé des millions pour des terrains dans le Metaverse. Ils sont là, dans leur villa virtuelle vide, en train de regarder leur tableau NFT au mur. Ils se sentent puissants. Et pendant ce temps, à l'autre bout du monde, un mec avec une connexion ADSL un peu foireuse a exactement le même tableau, mais il l'utilise comme texture pour ses chiottes dans un mod de *Skyrim*.

C'est ça, la vraie beauté du clic droit. C'est l'anarchie numérique la plus pure. C'est le rappel constant que sur Internet, tout ce qui a de la valeur finit par être gratuit, et tout ce qui est cher finit par être ridicule.

On a vécu une époque où des gens sérieux, avec des cravates et des comptes LinkedIn remplis de mots comme « disruptif » et « écosystème », ont essayé de nous convaincre que le futur de l'art, c'était de transformer chaque image en un titre boursier spéculatif. Ils voulaient que chaque mème, chaque gif de chat, chaque dessin de fan devienne une opportunité d'investissement. Ils voulaient monétiser nos regards.

Et nous ? On a juste cliqué.

Clic droit.

Enregistrer sous.

Et paf. La bulle a éclaté. Pas parce que la technologie était mauvaise (elle l'est, mais c'est un autre sujet), mais parce que le bon sens humain a fini par gagner. On ne peut pas vendre la vue sur la mer. On ne peut pas vendre le droit de regarder les étoiles. Et on ne peut définitivement pas vendre le droit exclusif de regarder un dessin de singe qui a l'air de subir une coloscopie.

Alors, à tous les héros de l'ombre, à tous ceux qui ont des dossiers « Images » remplis

de fichiers qu'ils n'ont pas payés, à tous ceux qui ont « volé » des millions de dollars de JPEG sans même s'en rendre compte en naviguant sur Reddit : je vous salue. Vous êtes les vrais gardiens de la liberté numérique. Vous possédez la plus grande collection d'art du monde, et elle ne vous a coûté que quelques mégaoctets de disque dur.

Et au mec qui a acheté le premier tweet de Jack Dorsey pour 2,9 millions de dollars et qui n'a pas réussi à le revendre plus de 280 balles : merci. Vraiment. Ta stupidité a été le meilleur divertissement de la décennie. Si tu veux, j'ai fait une capture d'écran de ta transaction. Je te l'envoie gratuitement ? Ou tu préfères me l'acheter sous forme de NFT ?

Promis, je te fais un prix d'ami : deux millions. C'est donné pour un morceau d'histoire de la connerie humaine. Clic droit, les gars. C'est le seul geste qui compte vraiment.

Chapitre 7

L'Influenceur, ce Prophète du Vide

On a tous ce pote, ou cet ex-collègue de bureau un peu trop bronzé, qui nous a dit un jour, les yeux brillants de l'éclat mystique des gens qui ont trop sniffé de vape juice : « Mec, t'as pas compris, c'est pas juste une image, c'est l'accès à un écosystème. » L'écosystème en question s'est avéré être un désert aride où la seule forme de vie restante est ton découvert bancaire, mais l'intention y était. Et au sommet de cette pyramide de vent, trône une créature fascinante, une sorte de mutation génétique entre un présentateur de télé-achat et un gourou de secte sous anabolisants : l'Influenceur de Télé-Réalité.

Appelons-le Dylan. Ou Jordan. Ou Kevin-Brandon. Peu importe, ils ont tous le même visage, sculpté par les algorithmes d'Instagram et les mains tremblantes d'un chirurgien esthétique turc qui travaille au burin. Dylan possède une dentition d'un blanc si pur qu'elle pourrait servir de phare pour guider les pétroliers dans le brouillard. Ses dents ne sont plus des organes de mastication ; ce sont des plaques de céramique destinées à aveugler le commun des mortels. Quand Dylan sourit, il n'exprime pas de la joie, il émet un signal de détresse optique.

Il y a six mois, Dylan ne te vendait que du thé détox qui te donne la diarrhée en promettant de te faire perdre dix kilos en trois minutes. C'était honnête, d'une certaine manière. On savait qu'on payait pour chier de l'herbe séchée. Mais un matin, Dylan a eu une épiphanie. Entre deux séances d'UV et une vidéo où il expliquait que « la lecture, c'est pour ceux qui n'ont pas de vision », il a découvert la Blockchain. Enfin, « découvert » est un grand mot. Disons qu'un mec en costume brillant à Dubaï lui a expliqué qu'il pouvait devenir un « Leader d'Opinion de la Tech » sans savoir ouvrir un fichier PDF.

Et là, le miracle s'est produit. Dylan a posté une vidéo.

Le décor ? Une piscine à débordement, une montre plus grosse que son cerveau, et un regard qu'il pense « inspirant » mais qui ressemble surtout à celui d'un golden retriever essayant de comprendre le concept de la physique quantique. « Les amis, j'ai un gros projet. Un truc révolutionnaire. On va changer le monde. C'est la famille, vous savez que je fais ça pour vous. On lance le *Giga-Moon-Safe-Monkey-Club*. C'est plus qu'un NFT, c'est un passeport pour le futur. »

Le « passeport pour le futur », c'était un dessin d'un singe qui a l'air d'avoir fait une overdose de Xanax, avec une casquette à l'envers et des lunettes de soleil. Prix de lancement : 2 ETH. Soit le prix d'une petite voiture d'occasion ou de 4 000 boîtes de raviolis. Mais attention, Dylan insistait : « C'est une opportunité limitée. On est des bâtisseurs. »

Bâtir quoi ? On ne sait pas. Mais le mot « communauté » revenait toutes les trois secondes, comme un tic nerveux. Dans la bouche d'un influenceur, le mot « communauté » est le synonyme poli de « réservoir à pigeons ». C'est le troupeau qu'on mène à l'abattoir en lui racontant que le couteau de la bouchère est en fait un instrument de massage futuriste.

Pendant deux semaines, Dylan a vécu en mode évangéliste. Il a posté des graphiques avec des flèches vertes qui montaient vers Mars. Il a fait des « Lives » où il hurlait « TO THE MOON ! » avec l'enthousiasme d'un fan de tuning devant une nouvelle paire de jantes. Il nous a expliqué que l'art traditionnel était mort, que le Louvre était une décharge publique comparée à ses JPEG de primates pixelisés. Il a même réussi à convaincre sa propre mère de vendre son assurance-vie pour acheter un « Singe Rare avec un skin de pizza ».

Et puis, la magie de la technologie a opéré.

Le jour du « Mint » (le moment où les gogos payent), le site a mystérieusement ramé. « Victime de notre succès ! » criait Dylan en story. Les fonds ont été transférés. Des millions de dollars ont quitté les portefeuilles de mecs qui s'appellent @CryptoWarrior95 ou @NftsAreMyLife pour atterrir sur une adresse de portefeuille anonyme.

Le lendemain ? Silence radio.

Le surlendemain ? Le compte Twitter de Dylan a été supprimé.

Le jour d'après ? Sa page Instagram affichait « Utilisateur introuvable ».

C'est ce qu'on appelle, dans le jargon technique de la finance décentralisée, un « Rug Pull ». En français : « Je vous ai bien baisés, j'ai tiré le tapis, amusez-vous bien avec vos images de singes qui ne s'affichent même plus parce que l'hébergeur du site n'a pas été payé ».

On a retrouvé Dylan quelques semaines plus tard. Enfin, on ne l'a pas « retrouvé », on a vu une photo de lui « fuité » par un compte de gossip. Il était aux Seychelles. Pas en vacances, non. Il y vit maintenant. Il a l'air d'aller très bien. Son teint est plus mat, ses dents sont toujours aussi blanches, et il boit un cocktail qui coûte probablement le prix de ton loyer mensuel. Il n'y a plus de singes, plus de blockchain, plus de « famille ». Il n'y a plus que le bruit des vagues et le doux bip-bip des notifications de sa banque offshore.

Ce mec est un génie. Vraiment. Il a réussi l'alchimie inversée : transformer l'espoir des pauvres en or pour sa propre poche. C'est le Prophète du Vide. Il prêche une religion où le paradis est un fichier .png et où l'enfer, c'est de ne pas avoir investi assez tôt.

Le plus beau, c'est la justification. Si jamais il daigne répondre un jour, il dira : « Les gars, c'est pas ma faute, l'équipe technique m'a trahi, j'ai tout perdu moi aussi, je suis

la première victime, j'ai dû m'isoler pour ma santé mentale. » On adore la « santé mentale » des escrocs. C'est fou comme la santé mentale va tout de suite mieux quand on l'arrose avec trois millions de dollars volés à des adolescents qui croyaient devenir riches en restant dans leur chambre.

L'influenceur est le symptôme terminal d'une époque où l'apparence de la compétence remplace la compétence elle-même. On ne demande pas à Dylan s'il comprend le code Solidity, on lui demande s'il a l'air riche. S'il a l'air riche, c'est qu'il sait comment le devenir, donc on le suit. C'est la logique du naufragé qui suit un mirage en se disant que si le mirage a l'air aussi frais, c'est qu'il y a forcément une source d'eau pas loin. Spoiler : c'est juste du sable chaud dans ton derrière.

Maintenant, les « investisseurs » du *Giga-Moon-Safe-Monkey-Club* se retrouvent sur des forums Discord déserts, à se demander si « le projet va repartir ». Ils s'envoient des messages d'espoir à 3 heures du matin : « Les gars, j'ai entendu dire que Dylan prépare un v2, il ne peut pas nous laisser comme ça, c'est la famille. »

Non, Kevin. C'est pas la famille. C'est un mec qui t'a vendu du vent et qui, au moment où je te parle, est en train de se faire masser les pieds par une femme qui s'appelle Svetlana pendant que tu manges tes pâtes au beurre pour la douzième fois de la semaine. Ton singe n'est pas un actif financier, c'est une preuve de vulnérabilité psychologique. C'est un certificat de « pigeon agréé par l'État de Dubaï ».

L'influenceur, c'est ce prophète qui t'annonce la fin du monde ancien tout en construisant son propre palais avec les briques de ton ignorance. Il ne vend pas de la tech, il vend de l'envie. Il vend ce moment fugace où tu te dis : « Et si, pour une fois, c'était moi le mec intelligent ? »

Raté. L'intelligence, c'était de comprendre que si un mec qui n'est pas foutu de conjuguer le verbe « acquérir » correctement te propose de révolutionner la finance mondiale, il y a de fortes chances pour que la seule chose qu'il révolutionne, c'est le

solde de son compte en banque.

Alors, la prochaine fois que tu vois une story avec une musique épique, un mec en jet privé et un lien « Swipe up pour devenir libre », pose-toi une seule question : si ce mec avait vraiment trouvé le secret de la richesse éternelle, pourquoi perdrait-il son temps à essayer de te vendre un dessin de macaque à 2 000 balles ?

La réponse est dans ses dents. Elles sont trop blanches pour être honnêtes. Le blanc, c'est la couleur du vide. Et le vide, c'est tout ce qu'il te restera quand il aura cliqué sur « Supprimer mon compte ».

Allez, sans rancune. Clic droit sur l'image de Dylan aux Seychelles. C'est le seul NFT que tu possèdes vraiment : le souvenir d'une magnifique carotte, certifiée sur la blockchain de ta propre stupidité. Et celle-là, mon pote, personne ne pourra te la voler.

Chapitre 8

L'Écologie : Brûler une forêt pour un ticket de caisse

Parlons un peu de ton sens des priorités. Je sais, tu te considères comme quelqu'un de moderne. Tu tries tes déchets, tu as une gourde en inox qui fuit dans ton sac à dos à 150 balles et tu as même envisagé de devenir végétarien pendant trois heures après avoir vu un reportage sur les abattoirs entre deux épisodes de *Succession*. Tu es un citoyen du monde, un visionnaire, un mec qui « comprend les enjeux de demain ».

Et puis, un mardi après-midi, tu as décidé d'acheter un « Bored Ape » ou une variante quelconque de raton laveur sous acide, certifiée sur la blockchain. Parce que, selon toi, c'est « l'avenir de la propriété numérique ».

Laisse-moi t'expliquer l'avenir de la propriété numérique avec une métaphore que même un possesseur de Dogecoin pourrait saisir : imagine que pour imprimer un ticket de caisse chez Carrefour – un simple bout de papier thermique qui finira en boule au fond de ta poche avec tes vieux chewing-gums – il faille allumer simultanément six mille radiateurs électriques dans une forêt de pins en plein mois d'août, tout en demandant à une escadrille de Boeing 747 de faire des cercles au-dessus de ta tête juste pour vérifier que le montant de tes brocolis est exact.

C'est ça, le bilan carbone de ton NFT. C'est l'équivalent écologique de brûler une bibliothèque entière pour prouver que tu possèdes la photocopie de la page 42 d'un dictionnaire de latin.

On nous parle souvent du « Proof of Work » (Preuve de Travail). Quel nom magnifique, n'est-ce pas ? Ça sonne noble. On imagine des mineurs avec des pioches virtuelles, transpirant de la donnée pure pour extraire la vérité numérique du roc de

l'algorithme. La réalité, c'est que le « Travail » en question consiste à faire faire des calculs mathématiques d'une débilite profonde à des millions de serveurs poussés à bout de souffle. Des serveurs qui hurlent dans des hangars climatisés en Islande ou au Kazakhstan, essayant de deviner un nombre aléatoire pour avoir le droit de dire : « C'est bon, c'est officiel, Jean-Eudes est bien le seul et unique propriétaire de ce dessin de singe qui ressemble à un vomi de pixel. »

C'est un concours de celui qui gaspillera le plus d'énergie pour rien. C'est comme si, pour décider qui a le droit de s'asseoir sur la dernière place libre dans le métro, on demandait à dix mille candidats de laisser tourner leur moteur de voiture au ralenti jusqu'à ce que l'un d'eux tombe en panne d'essence. Le dernier survivant gagne le siège. C'est brillant. C'est révolutionnaire. C'est surtout le moyen le plus efficace jamais inventé par l'homme pour transformer de l'électricité propre en pure connerie abstraite.

On estime qu'une seule transaction sur Ethereum (avant qu'ils ne passent au Proof of Stake, mais ne t'inquiète pas, la plupart des "projets" tournent encore sur des usines à charbon déguisées) consommait autant d'électricité qu'un foyer américain moyen en une semaine. Pour un clic. Pour que tu puisses dire à tes potes sur Discord que tu es "investi dans l'art". Quel art ? Celui de la combustion spontanée de l'atmosphère ?

Tu te rends compte de l'absurdité ? On a littéralement créé un système où, pour protéger l'intégrité d'une image que n'importe qui peut copier-coller avec un clic droit, on doit chauffer l'océan Arctique de deux degrés. Les ours polaires sont en train de crever sur des morceaux de banquise qui fondent plus vite qu'un investissement dans une crypto-monnaie basée sur un même de chat, et tout ça pour que tu puisses posséder un certificat cryptographique prouvant que tu es l'unique pigeon d'une collection de 10 000 avatars générés aléatoirement par un stagiaire sous Xanax.

« Oui, mais on utilise des énergies renouvelables ! », gazouillent les évangélistes du Web3 avec l'aplomb d'un lobbyiste de chez Total lors d'une conférence sur la

biodiversité. Ah, la fameuse excuse du surplus énergétique. « On utilise l'énergie qui serait perdue de toute façon ! » C'est l'argument le plus foireux de l'histoire de la thermodynamique. C'est comme dire : « Je laisse toutes les lumières de ma maison allumées 24h/24, mais c'est pas grave, parce que mon fournisseur m'a dit que c'était de l'éolien. » Mon pote, si tu n'utilisais pas cette énergie pour générer tes jetons de casino numériques, on pourrait l'utiliser pour, je ne sais pas, chauffer des hôpitaux ? Éclairer des écoles ? Ou juste éviter de construire une troisième centrale nucléaire pour alimenter les fermes de minage qui tournent à plein régime pour valider ton achat de « CryptoPunk » à 50 000 dollars.

Et le plus beau, c'est le concept de « l'offsetting » ou la compensation carbone. C'est le sommet du cynisme. Le mec achète un NFT qui a coûté trois forêts brûlées en énergie, mais il coche une petite case « compenser mon empreinte carbone » pour 2,50 \$. Et là, magiquement, une start-up dans la Silicon Valley lui promet de planter un demi-arbre dans une zone déforestée par un incendie qu'ils ont eux-mêmes contribué à provoquer. C'est l'équivalent de poignarder quelqu'un et de lui offrir un pansement Hello Kitty en lui disant : « On est quitte, l'ami. »

Mais le vrai chef-d'œuvre, c'est l'argument de la « rareté numérique ».

L'écologie, c'est la gestion des ressources rares : l'eau, l'air pur, les métaux précieux, les terres fertiles.

Le NFT, c'est la création artificielle de rareté là où elle ne devrait pas exister. Internet était le seul endroit au monde où l'on pouvait multiplier les ressources à l'infini (le copier-coller). Et qu'est-ce qu'on a fait ? On a décidé d'y injecter la seule chose qui rend le monde réel insupportable : la pénurie organisée. Et pour maintenir cette pénurie artificielle dans un monde de pixels, on consomme les ressources réelles et finies de la planète. On détruit du vrai pour créer du faux rare. On brûle du pétrole pour garantir que ton image de singe est "unique". C'est un suicide civilisationnel avec une interface utilisateur sympa et des couleurs néon.

Imagine un archéologue dans 2 000 ans. S'il reste quelqu'un pour creuser dans la

cendre.

Il va trouver des traces de serveurs fondus. Il va analyser les couches de sédiments et voir un pic de CO2 monstrueux entre 2020 et 2024. Il va se dire : « Tiens, c'est marrant, à cette époque, ils ont dû inventer une technologie incroyable pour sauver l'humanité ? »

Puis il va réussir à restaurer un fragment de disque dur. Il va voir une image de "Lazy Lion" avec une casquette de marin et des lunettes de soleil.

Il va regarder le squelette de son gosse qui meurt de soif.

Et il va comprendre.

Il va comprendre que l'humanité a décidé de transformer ses dernières réserves d'énergie en une preuve numérique de propriété pour des dessins de merde.

Parce que c'est ça, le fond du problème. Si encore vous miniez des trucs qui servaient à quelque chose. Si la blockchain servait à résoudre le cancer ou à calculer la trajectoire d'un astéroïde menaçant la Terre. Mais non. Tout ce déploiement de puissance thermique, toute cette giga-structure de serveurs qui pompent le jus de la planète comme des tiques obèses, c'est pour que tu puisses dire : « Regardez, le pixel numéro 4521 est à moi. C'est marqué dans le grand registre immuable de la bêtise humaine. »

Tu te sens fier, n'est-ce pas ? Tu te sens "early adopter". Tu es le mec qui a compris le futur.

Le futur, c'est un désert de sel où on ne pourra plus rien faire pousser, mais où, grâce à ton smartphone que tu rechargeras à la manivelle, tu pourras toujours contempler ton NFT de singe. Tu seras le propriétaire certifié d'une image dans un monde où l'image sera la seule chose qu'il te restera à bouffer.

Alors, la prochaine fois que tu verras une pub pour une "nouvelle collection écologique sur la blockchain Polygon" ou je ne sais quelle autre salade marketing, rappelle-toi une chose : le seul bilan carbone positif d'un NFT, c'est celui que tu n'achètes pas.

Et si vraiment tu veux un souvenir numérique qui ne détruit pas la calotte glaciaire, fais une capture d'écran. C'est gratuit, ça prend deux millisecondes, et ça a exactement la même valeur artistique que ton jeton certifié : aucune. À la différence près que la capture d'écran, elle, ne demande pas de sacrifier une portée de bébés phoques pour exister.

Mais je te connais. Tu vas te dire que je suis un "boomer" qui ne comprend pas la technologie. Que le coût énergétique va baisser. Que c'est le prix à payer pour la "décentralisation".

La décentralisation de quoi ? De la pollution ? Félicitations, c'est réussi. On a réussi à privatiser les profits de l'arnaque tout en décentralisant les conséquences climatiques sur la gueule de tout le monde.

Allez, va admirer ta collection. Sens la chaleur qui émane de ton ordinateur. Ce n'est pas de la puissance de calcul que tu sens. C'est l'odeur de la forêt amazonienne qui part en fumée pour que tu puisses te palucher sur un reçu numérique. Ton singe en pixel n'est pas seulement une merde financière, c'est un radiateur de l'apocalypse. Et le pire, c'est que tu as payé pour être celui qui tient l'allumette.

Chapitre 9

Les 'Diamond Hands' ou l'art de couler avec le navire

Regardez-le bien. Approchez-vous, mais ne faites pas de bruit, vous risqueriez de l’effrayer ou, pire, de déclencher une tirade de quarante minutes sur l’interopérabilité des métavers. Voici le spécimen le plus fascinant de la faune numérique : le porteur de « Diamond Hands ».

Dans le jargon des cryptogourous, avoir les « mains de diamant », c’est posséder une résistance psychologique telle qu’on refuse de vendre ses actifs, même si le marché s’effondre plus vite qu’un château de cartes dans une soufflerie industrielle. Dans le monde réel, celui où on paie son loyer avec de l’argent et non avec des espoirs de « rebond technique », on appelle ça une pathologie mentale lourde.

Imaginez un instant que vous êtes sur le Titanic. L’iceberg vient de transformer la coque en passoire géante. L’orchestre joue encore, mais les violonistes ont de l’eau jusqu’aux genoux. Les canots de sauvetage sont là, juste devant vous. Vous pourriez monter dedans. Vous pourriez survivre. Mais non. Vous, vous restez planté sur le pont, le sourire aux lèvres, en criant à la foule qui hurle de terreur : « VOUS NE COMPRENEZ PAS ! C’EST JUSTE UNE CORRECTION LIQUIDE ! LE NAVIRE EST EN TRAIN DE SE DÉCENTRALISER AU FOND DE L’OCÉAN ! »

C’est exactement ce qui se passe dans la tête du type qui détient encore un NFT de « Bored Mutant Zombie Punk » dont la valeur est passée de 400 000 dollars à 0,0001 centime. Et encore, à 0,0001 centime, il faut trouver un acheteur, ce qui revient à essayer de vendre du sable à un bédouin en pleine tempête.

Le « Diamond Hand » n'est pas un investisseur. C’est un moine soldat d’une religion

dont le dieu est un algorithme capricieux et dont le paradis est une île aux Bahamas qui appartient en fait à un mec de 24 ans en short de bain déjà en cavale au Monténégro. Pour lui, vendre, c'est trahir. C'est avouer qu'on s'est fait pigeonner. Et s'il y a bien une chose que l'ego masculin ne peut pas supporter — parce qu'on ne va pas se mentir, 99 % de ces génies sont des mecs qui ont troqué leur personnalité contre un avatar de singe — c'est d'admettre qu'on a été le "Dindon de la Farce 2.0".

Alors, il s'invente une mythologie. Il se regarde dans le miroir et il ne voit pas un type qui a perdu les économies de son mariage dans un Jpeg de caillou. Il voit un visionnaire. Un résistant. Un pionnier qui « tient la ligne ».

« Je ne vends pas, je HODL », dit-il d'un air pénétré, en utilisant ce terme né d'une faute de frappe sur un forum, parce que rien ne crie plus "génie de la finance" que de baser sa stratégie patrimoniale sur un mème de 2013.

Le Diamond Hand a une capacité d'abstraction qui confine au génie clinique. Quand le prix de son NFT chute de 99 %, il ne voit pas une perte. Il voit une « opportunité d'accumuler ». C'est fascinant. Si vous alliez au supermarché et que vous voyiez que le prix de la viande a été divisé par mille parce qu'elle est en train de pourrir sur l'étal, vous n'appelleriez pas ça une opportunité d'investissement. Vous appelleriez les services d'hygiène. Mais dans le monde des NFTs, si ton actif sent la mort et ne vaut plus rien, c'est juste que le marché est « irrationnel » et que tu es le seul à avoir compris la valeur intrinsèque de ce certificat de propriété numérique sur du vent.

Entrons un instant dans l'étude psychologique de ce refus de vendre. Il y a d'abord le « Coût de l'Orgueil ». Vendre à 0,0001 centime, c'est matérialiser la perte. Tant que tu ne vends pas, tu n'as techniquement pas perdu d'argent (dans un univers parallèle où les mathématiques ont été abolies par décret). C'est le syndrome du casino à 5 heures du matin. Le type a perdu sa montre, sa voiture et les frais de scolarité du petit dernier, mais il refuse de quitter la table parce que « ça va tourner ». Sauf qu'ici, la table de jeu est une base de données décentralisée qui consomme autant qu'une petite

nation, et le croupier est un bot anonyme nommé @CryptoWhale69 qui a déjà encaissé tes jetons pour s'acheter un yacht en aluminium.

Ensuite, il y a la « Pression Sociale du Discord ». Ah, les serveurs Discord de projets NFT... Ce sont les salles d'attente des urgences psychiatriques, mais avec des emojis néons. C'est là que le lavage de cerveau s'opère. Si tu suggères que, peut-être, éventuellement, il serait sage de sauver les trois centimes qui restent, tu es immédiatement taxé de « Paper Hands » (mains de papier). On te traite de lâche. De faible. De « boomer ». On te bombarde de « WAGMI » (We Are All Gonna Make It).

C'est le cri de ralliement des Diamond Hands : « On va tous y arriver ! ». Spoiler : Non. La seule chose que vous allez tous faire, c'est regarder le capitaine du projet (qui a déjà « rug-pull » et vidé la caisse) poster des photos de ses vacances depuis une destination sans traité d'extradition. Mais le Diamond Hand reste là. Il poste des mèmes. Il se convainc que la « roadmap » va être respectée.

« Les gars, le fondateur a promis qu'on pourrait utiliser nos NFTs de hamsters dans un jeu vidéo AAA qui sortira en 2027 ! »

Mon pote, le fondateur ne sait même pas coder un « Hello World » en Python et il a acheté ses designs sur Fiverr pour 5 dollars. Le seul jeu vidéo auquel tu vas jouer, c'est celui où tu essaies de simuler une vie normale devant ton banquier alors que ton compte en banque a l'allure d'un champ de ruines après le passage des Wisigoths.

Il y a une dimension sacrificielle dans le Diamond Hand. Il coule avec le navire par pure idéologie esthétique. C'est l'art de la défaite magnifique. C'est le mec qui, alors que l'eau lui arrive à la bouche, lève son smartphone une dernière fois pour vérifier le « floor price » sur OpenSea, espérant un miracle de la part d'Elon Musk ou d'un tweet providentiel d'une star de télé-réalité en fin de carrière.

Mais le plus drôle, c'est l'argument de la « rareté ».

« Tu ne comprends pas, mon singe a des lunettes laser et un chapeau de cowboy, il

n'en existe que 12 comme ça ! »

Oui, et il n'existe qu'un seul exemplaire de mon dernier mouchoir usagé, ça ne lui donne pas pour autant une valeur de marché chez Christie's. La rareté dans l'inutile reste de l'inutile rare. C'est une rareté de niche pour collectionneurs de déceptions.

Le Diamond Hand est le produit final d'une époque qui a confondu la spéculation avec la révolution. Il pense qu'il combat le « système » financier traditionnel en gardant ses mains serrées sur un jeton virtuel qui s'évapore. Le système, lui, regarde le Diamond Hand avec la même tendresse qu'un boucher regarde un agneau qui s'attache tout seul à la broche.

À la fin de la journée, quand la lumière de l'écran s'éteint et que le silence retombe sur le studio loué trop cher, le Diamond Hand est seul avec son « art ». Un pixel de merde qui valait une maison et qui vaut désormais une photo de cette même maison. Il ne vendra pas. Par fierté. Par dépit. Par folie. Il gardera ses mains de diamant jusqu'à ce qu'elles soient broyées par la réalité physique.

Et quand le navire sera enfin au fond de la fosse des Mariannes, on retrouvera son squelette, les doigts encore crispés sur son Ledger vide, avec une plaque commémorative sur laquelle sera gravé son épitaphe : « Il n'a jamais vendu. Il a simplement décentralisé sa dignité. »

Félicitations, champion. Tu as tenu bon. Le navire est au fond, mais tes mains brillent. C'est dommage que les diamants ne flottent pas.

Chapitre 10

Rare, Super Rare, et Complètement Débile

Asseyez-vous. Prenez une grande inspiration. On va parler de science. Pas de la science qui envoie des fusées sur Mars ou qui guérit des maladies dégénératives, non. On va parler de la science préférée des types qui ont remplacé leur assurance-vie par un fichier JSON : la « Rareté Algorithmique ».

Dans le monde réel, celui où on se cogne l'orteil contre un meuble, la rareté a un sens. Une émeraude est rare parce qu'elle met des millions d'années à se cristalliser sous une pression colossale. Un autographe de Napoléon est rare parce que le mec est mort et qu'il ne va pas signer de nouveaux bails depuis Sainte-Hélène. Mais dans le monde merveilleux du Web3, la rareté est décidée par un stagiaire en pyjama qui a cliqué sur « Randomize » dans un script Python.

Et c'est là que le génie de l'escroquerie atteint son apogée.

Bienvenue dans l'univers fascinant des « Traits ». Vous connaissez le principe : on génère dix mille variations d'un singe dépressif. Pour que l'arnaque fonctionne, il faut que certains singes soient « plus égaux que d'autres ». Alors, on injecte des attributs. On a le « Singe de Base », celui qui ressemble à ton oncle après trois jours de séminaire chez Castorama. Et on a le « Singe Ultra-Légitime », celui qui porte un chapeau de cowboy en or, qui crache des lasers par les yeux et qui a une fourrure rose bonbon.

C'est ici que ton cerveau, normalement câblé pour la survie et la reproduction, décide de s'auto-terminer.

Tu te retrouves sur un site comme Rarity.tools, les yeux injectés de sang, à analyser des pourcentages de métadonnées avec la ferveur d'un archéologue découvrant les manuscrits de la mer Morte.

« Oh mon Dieu, chérie ! Regarde ! Celui-là a le trait *Pipe en bois* ! Il n'apparaît que dans 0,42 % de la collection ! C'est une opportunité générationnelle ! »

Relis cette phrase. Pose ton téléphone et réfléchis deux secondes. Tu es en train de t'exciter sexuellement sur le fait qu'un algorithme a décidé d'ajouter dix pixels marron sous le nez d'un dessin mal foutu. Tu es prêt à payer 40 000 dollars de plus que pour le singe d'à côté, simplement parce que le tien a une casquette de marin et l'autre une casquette de baseball.

Pourquoi ? Parce qu'on t'a convaincu que la rareté numérique était une propriété physique.

Laisse-moi t'expliquer comment ça se passe en coulisses. L'artiste (souvent un mec payé au lance-pierre sur Upwork) dessine trente chapeaux, vingt paires de lunettes et dix types de fourrures. Le développeur appuie sur un bouton. Le script mélange tout ça comme une machine à sous truquée. Le résultat ? Tu te retrouves avec un singe qui porte un tutu de danseuse et un masque à gaz. C'est rare ? Oui. C'est moche ? Atrocement. Est-ce que ça vaut le prix d'une Tesla d'occasion ? Uniquement si l'acheteur est aussi déconnecté du réel qu'un astronaute sans oxygène.

C'est le syndrome du « Laser Eyes ». Dans la mythologie des NFT, les yeux laser, c'est le Graal. C'est le signe des vrais, des durs, de ceux qui « voient le futur ». En réalité, c'est juste le signe que tu es prêt à payer une prime de rareté pour un trait qui a été pondu par un générateur aléatoire en 0,003 seconde.

Imagine si on appliquait cette logique à la vie quotidienne.

Tu vas acheter une baguette à la boulangerie. Le boulanger te dit :

— « Celle-là coûte 1 euro. Mais celle-ci, monsieur, celle-ci coûte 450 euros. »

— « Pourquoi ? Elle est bio ? Farine de pierre ? Levain de 1920 ? »

— « Non, c'est parce qu'elle a une croûte en forme de point d'interrogation. C'est un trait "Mystique". Il n'y en a que deux dans toute la journée du matin. C'est une *Rare Bread*. »

Si tu achètes la baguette à 450 euros, on t'interne. Dans le Web3, on t'appelle un « Visionnaire ».

Le plus drôle, c'est la hiérarchie sociale que vous avez créée autour de ces pixels. Le type qui possède un singe avec la « Solid Gold Fur » (Fourrure en Or Massif) regarde de haut celui qui n'a qu'une « Cheetah Fur » (Fourrure de Guépard). C'est le système des castes, mais pour les gens qui mangent des nouilles instantanées dans leur chambre de bonne.

« Désolé, je ne traîne pas avec les 10-ETH-floor-price. Mon singe a des lunettes de soleil en pixel. On n'est pas de la même catégorie de prédateurs alpha. »

C'est une aristocratie de l'absurde. Vous avez recréé Versailles dans une décharge publique.

Et parlons de la liquidité de cette « rareté ». C'est là que le piège se referme. Quand le marché commence à puer la décomposition, tu te rends compte d'un truc génial : ta « rareté » ne vaut strictement rien s'il n'y a pas un plus grand débile que toi pour l'acheter.

Tu possèdes le seul singe au monde qui a une casquette de marin, une moustache de guidon et qui fume un joint ? Super. Le problème, c'est que personne ne veut d'un singe qui ressemble à un membre des Village People sous acide.

Les acheteurs de « plancher » (le Floor Price) sont déjà partis. Ils ont réalisé que le navire coulait. Toi, tu restes là, fier comme Artaban, parce que ton NFT est classé « Rang 12 » sur une collection de 10 000.

« Je ne peux pas vendre au prix du plancher ! Mon singe est unique ! Il a les yeux laser ! »

Oui, champion. Il a les yeux laser. Et il regarde fixement le mur du zéro qui s'approche. Parce que la rareté d'une merde ne la transforme pas en caviar. Une merde rare est juste une merde qu'on croise moins souvent. Ça reste une nuisance olfactive.

L'industrie des NFT a réussi ce tour de force : transformer l'absence de goût en un indicateur financier. Plus c'est moche, plus c'est improbable, plus c'est cher. On a vu passer des « collections » où le trait le plus rare était « Peau invisible ». Les mecs ont littéralement vendu du vide en disant : « Regardez, c'est rare, on ne voit rien ! ». Et des gens ont cliqué. Des gens ont swappé leurs précieux Ethers, gagnés à la sueur de leur minage ou de leur spéculation, contre... de la transparence algorithmique.

C'est le triomphe de la métadonnée sur le bon sens.

Tu n'achètes pas de l'art. Tu achètes une ligne de code qui dit que ton image a le paramètre `hat_type: "propeller_hat"`.

Tu te rends compte du niveau de détresse intellectuelle ? Tu te vantes d'avoir un chapeau à hélice virtuel. Si tu sortais dans la rue avec un vrai chapeau à hélice, les gens appelleraient les services sociaux. Mais sur Twitter, avec ta photo de profil, tu es un "King".

La vérité, c'est que cette rareté est une cage. Plus ton objet est « rare » selon les critères débiles de la collection, plus il est difficile à vendre. Parce que tu as payé une prime de 300 % pour un trait esthétiquement dégueulasse dont tout le monde se fout dès que l'euphorie retombe.

À la fin, quand la bulle éclate, il se passe un phénomène magnifique. Les gens qui ont des singes « communs » arrivent parfois à sortir pour quelques centimes. Mais les détenteurs de « Super Rares » restent bloqués. Ils sont les capitaines d'un yacht de luxe en train de couler, refusant de monter dans un canot de sauvetage parce que le canot « n'a pas de finitions en cuir ».

Vous finirez tous au même endroit. Dans l'oubli numérique.

Le singe avec la casquette de marin et le singe avec les yeux laser se tiendront la main au fond de la blockchain, dans un bloc qui ne sera plus jamais consulté.

Et là, dans le silence éternel des serveurs débranchés, la rareté aura enfin un sens. Ton NFT sera effectivement unique : il sera le seul truc au monde dont la valeur est passée de cent mille dollars à "l'équivalent thermique d'un pet dans un ouragan" en moins de six mois.

Mais hey, console-toi. Tes lunettes de soleil laser sont en 0,01 % de distribution.

C'est sans doute pour ça que tu n'as pas vu venir le mur.

Chapitre 11

Le Marché de l'Art : De Picasso au Pixel Mort

Imaginez un instant que Michel-Ange, après quatre ans passés sur un échafaudage à se briser les vertèbres et à recevoir des gouttes de peinture dans les yeux pour peindre la Création d'Adam, redescende sur terre aujourd'hui. Il entre dans une pièce, on lui tend un smartphone, et on lui montre un "CryptoPunk". Un tas de carrés violets et gris censé représenter un mec avec une crête qui fume une pipe. On lui explique que cette horreur coûte plus cher que la moitié des églises de Rome. Michel-Ange ne se contenterait pas de pleurer ; il reprendrait son ciseau et s'ouvrirait les veines en se demandant à quel moment l'humanité a décidé que le génie consistait à cliquer sur "Randomize".

Nous vivons l'ère de la grande régression. On est passé de la recherche de la transcendance divine à la spéculation sur des pustules numériques. Le marché de l'art a toujours été une vaste blague, un mécanisme sophistiqué de blanchiment d'argent pour oligarques russes et héritiers de l'acier, mais au moins, à l'époque, on avait la décence d'acheter quelque chose de joli. Si tu voulais frimer, tu achetais un Monet. Tu avais des nymphéas, de la lumière, une vibration de l'âme. Aujourd'hui, tu achètes une "propriété intellectuelle" sur un dessin de singe dépressif qui ressemble à une mascotte de céréales refusée par Kellogg's pour cause de laideur pathologique.

Le glissement s'est fait de manière insidieuse. D'abord, on a dit : "L'art, c'est l'émotion." Puis : "L'art, c'est l'idée." Et enfin, le coup de grâce : "L'art, c'est la rareté artificielle sur une base de données décentralisée."

C'est là que le bât blesse. Pour Picasso, la rareté, c'était le fait qu'il n'y avait qu'un seul Picasso. Le mec était un monstre, il peignait plus vite que son ombre, mais chaque

trait était le résultat d'une vie de déconstruction. Quand il dessinait un taureau en trois lignes, c'était parce qu'il savait en dessiner un de manière hyperréaliste depuis l'âge de huit ans. Le "crypto-artiste" moyen, lui, utilise un algorithme de niveau stagiaire pour générer dix mille variantes d'un même portrait foireux. Il ne sait pas dessiner un taureau. Il ne sait même pas dessiner une ligne droite sans l'aide d'un logiciel de lissage. Son seul talent, c'est d'avoir compris que vous êtes assez cons pour croire qu'un chapeau de cowboy en 8-bits est une "caractéristique rare".

"Regarde, mon singe a des lunettes de soleil et une peau en or ! Il y en a seulement dix comme ça !"

Mais on s'en fout, Jean-Eudes ! S'il y a seulement dix personnes sur terre qui ont une maladie de peau qui leur fait pousser des champignons entre les orteils, ça rend les champignons "rares", mais ça ne les rend pas précieux. Ça reste une infection. Ton NFT, c'est la mycose de l'histoire de l'art.

Le marché de l'art traditionnel était déjà un asile de fous, mais il y avait une règle : l'objet existait. Si le marché s'effondrait, tu avais toujours une toile de maître à accrocher dans ton salon pour épater la galerie ou, au pire, pour boucher un trou dans le mur. Avec le pixel mort, si le serveur s'éteint, ton investissement de cent briques a moins de substance que le souvenir de ton premier sandwich triangle. Tu possèdes un lien hypertexte vers un vide sidéral. C'est l'équivalent d'acheter un titre de propriété sur un nuage et de s'étonner qu'il pleuve sur ta gueule.

Le génie du marketing NFT, c'est d'avoir réussi à convaincre une génération de gamins nourris aux micro-transactions de jeux vidéo que la "rareté algorithmique" équivalait au "talent artistique". On a remplacé le conservateur de musée par un smart-contract. On a remplacé la technique par la combinatoire.

Prenez les Bored Apes. C'est le sommet de la pyramide de l'insulte. Ce n'est même pas du dessin, c'est du Lego de pauvre. On prend une base (le singe moche), et on lui

colle des attributs au pif : un bonnet, une clope, des yeux laser, une fourrure rose. Pourquoi ? Parce que l'algorithme a dit "OK". C'est de l'art produit par une machine à sous. Et vous, vous êtes là, à rafraîchir la page OpenSea, en espérant que votre singe à chapeau de marin va soudainement acquérir la profondeur métaphysique de la *Jeune Fille à la Perle* parce qu'un influenceur payé en Cocaïne-Coin a tweeté dessus.

Mais attendez, le pire, c'est l'argument du "Pixel Mort".

Dans le monde réel, un pixel mort, c'est une défaillance de ton écran. C'est un petit point noir ou lumineux qui te gâche ton film ou ton travail. C'est une erreur. Dans le monde du Web3, on a réussi l'exploit de transformer l'erreur en esthétique. On célèbre le moche, le carré, le mal dégrossi. Pourquoi faire l'effort de sculpter le marbre quand on peut vendre des carrés de 20x20 pixels qui ressemblent à ce que mon vieux Nokia 3310 affichait quand il tombait dans les chiottes ?

C'est le triomphe du néant. On est passé de la Chapelle Sixtine à une génération de punks déformés parce qu'on a dissocié la valeur de l'effort. On veut de l'argent magique, tout de suite, sans transpirer. On veut que notre "goût" soit validé par le prix, pas par la beauté. Si ça coûte un million, c'est que c'est de l'art, n'est-ce pas ? Non. Si ça coûte un million et que c'est un JPG de singe, c'est juste un certificat de participation à une psychose collective.

Imaginez les archéologues du futur. Ils vont creuser et trouver des traces de notre civilisation. Ils vont exhumer des cathédrales, des statues grecques, des toiles de la Renaissance... et puis ils vont tomber sur nos serveurs. Ils vont déchiffrer les codes et tomber sur une collection de 10 000 pingouins en costumes de banquiers. Ils vont se dire : "C'est donc ça. C'est là que leur cerveau a fondu. Ils avaient la technologie pour modéliser le génome humain et explorer Mars, mais ils ont préféré s'entretuer pour des dessins de cailloux virtuels."

Parce qu'on en est là : les "EtherRocks". Des dessins de cailloux. Des p*tains de

cailloux. Pas de l'art génératif complexe, non. Juste le même dessin de caillou avec une couleur différente. Vendus des millions. C'est le moment où Dada a gagné, mais sans l'ironie. Duchamp avait mis un urinoir dans un musée pour se foutre de la gueule du système. Vous, vous avez mis vos économies dans l'urinoir, vous avez tiré la chasse, et vous regardez l'eau tourner en disant : "Regarde la fluidité du mouvement, c'est sûrement un signal haussier."

Le marché de l'art est devenu une décharge publique où l'on a vaporisé du parfum "Luxe". Et vous êtes là, à respirer à pleins poumons, en expliquant à vos parents que vous n'avez pas besoin de job parce que vous avez "sniper un rare" avec une moustache en zigzag.

Spoiler : La moustache ne vaut rien. Le singe ne vaut rien. Et votre dignité est en train de se fragmenter plus vite qu'une blockchain après un hack nord-coréen. On est parti de Picasso pour arriver au pixel mort, et le plus drôle, c'est que vous appelez ça le "progrès".

Picasso disait : "L'art est un mensonge qui nous aide à comprendre la vérité."
Le NFT est un mensonge qui vous aide à comprendre que vous êtes pauvres, mais avec un lien URL en plus.

Alors allez-y, admirez votre galerie virtuelle. Zoomez sur ce pixel vert qui clignote au milieu de ce tas de boue numérique. C'est l'âme de votre portefeuille qui s'échappe. C'est le seul truc "unique" qui vous reste : le souvenir du moment exact où vous avez cru qu'un algorithme de génération aléatoire était le nouvel héritier de Michel-Ange.

HAHA. Dommage qu'on ne puisse pas "cliquer-droit" sur votre bon sens, il y en aurait bien besoin d'une copie.

Chapitre 12

Ton Avatar est une Lettre Écarlate

Imaginez la scène. Nous sommes en 2026. La technologie a progressé, mais l'humanité, elle, a fait un demi-tour franc vers le Moyen Âge émotionnel. Vous êtes sur "Neo-Tinder", l'application qui scanne votre rythme cardiaque et votre compte en banque avant même que vous ayez pu uploader une photo de vos abdos contractés devant le miroir d'une salle de sport Basic-Fit. Vous avez tout préparé : une bio pleine d'esprit (« J'aime les voyages et les choses authentiques » — quel audace, quel charisme), des photos prises sous un angle qui cache votre début de calvitie, et puis... l'erreur. Le crime. Le suicide social en 4K.

Vous avez laissé votre Bored Ape en photo de profil.

Dans le monde de 2026, arborer un singe en pixel n'est plus un signe de richesse. Ce n'est même plus un signe de ringardise. C'est une "Lettre Écarlate" numérique. À l'époque, dans le roman de Nathaniel Hawthorne, on cousait un "A" rouge sur les vêtements des femmes adultères pour les désigner à la vindicte populaire. Aujourd'hui, votre "A", c'est cet "Ape" dépressif avec une casquette de marin et des rayons laser qui lui sortent des yeux. Sauf que personne ne veut vous jeter des pierres ; on veut juste vous jeter dans l'oubli.

Le ghosting est devenu instantané. C'est chirurgical. Vous matchez ? Non, vous ne matchez pas. L'algorithme de l'application a déjà prévenu l'autre partie par un signal sonore de type "alarme incendie". En 2026, voir un Bored Ape sur un profil de rencontre, c'est l'équivalent visuel de dire : « Bonjour, je suis un ancien membre d'une secte qui a brûlé toutes ses économies dans du vent, et j'ai encore l'intention de t'expliquer pourquoi la blockchain va révolutionner l'immobilier pendant que tu

essaies de manger tes pâtes. »

C'est le "Red Flag" ultime. Le drapeau n'est même plus rouge, il est fluorescent, radioactif, et il hurle "FUYEZ" en binaire.

Regardez-vous, pauvres hères du Web3. Vous pensiez avoir acheté un ticket pour l'élite, un pass VIP pour le futur de la finance mondiale. Vous pensiez que posséder le JPEG n°4821 vous donnait un droit de cuissage intellectuel sur la plèbe qui ne comprend rien à l'Ethereum. Spoiler : la seule chose que vous avez achetée, c'est une place de parking permanente au cimetière de la honte sociale.

En 2026, quand une femme (ou un homme, la bêtise est paritaire) voit ce singe, elle ne voit pas un investisseur audacieux. Elle voit un type qui a probablement encore des posters de "The Wolf of Wall Street" dans sa chambre et qui utilise le mot "opportunité" trois fois par phrase. Elle voit quelqu'un dont le jugement est si altéré qu'il a cru qu'un algorithme de génération aléatoire de traits laids était le nouveau Michel-Ange. Elle voit une faillite personnelle déguisée en "révolution technologique".

« Mais c'est de l'art ! » couinez-vous, la larme à l'œil, en regardant votre singe qui porte des lunettes 3D.

Non, Kevin. C'est un reçu de carte bleue pour une hallucination collective. Et le problème avec les hallucinations collectives, c'est que quand tout le monde finit par dessouler, vous êtes le seul type qui reste sur la piste de danse à poil en criant que "le sol va remonter".

Le ghosting en 2026 n'est plus une impolitesse, c'est un acte de légitime défense. Les gens ne vous répondent pas parce qu'ils ont peur que votre stupidité soit contagieuse. Ils craignent qu'en répondant à votre « Salut, ça va ? », vous ne tentiez de leur "shiller" une cryptomonnaie basée sur le sperme de hamster ou de leur expliquer que votre terrain virtuel dans le Metaverse (qui ressemble toujours à un jeu Nintendo 64

sous acide) va prendre 300% de valeur d'ici l'été.

Votre avatar est un répulsif à partenaires plus efficace que de porter des sandales avec des chaussettes en pleine canicule. C'est le tue-l'amour absolu. À côté de votre Bored Ape, un profil qui indique "Fan de taxidermie et de clowns tristes" passe pour une option saine et équilibrée. Au moins, le taxidermiste a un vrai hobby. Il touche des choses tangibles. Vous, vous caressez des pixels morts en espérant qu'ils se transforment en or.

Et le pire, c'est votre déni. Vous portez ce singe comme une médaille de vétéran d'une guerre que vous avez perdue tout seul dans votre chambre. Vous appelez ça "avoir des Diamond Hands" (mains de diamant). Le reste du monde appelle ça "être incapable de lâcher une poubelle qui prend feu". Vous êtes comme ce capitaine de navire qui coule avec son bateau, sauf que votre bateau est un pédalo en plastique et que vous coulez dans 30 centimètres d'eau parce que vous refusez de vous lever.

Visualisez votre prochaine interaction sociale.

— "Alors, tu fais quoi dans la vie ?"

— "Je suis... enfin, j'étais dans la tech. J'ai un Ape original. Tu sais, la collection Yuga Labs ?"

Silence. Un ange passe. Un ange qui vient de supprimer votre numéro.

Le regard de votre interlocutrice change. Ce n'est plus de l'intérêt, ce n'est même plus de l'ennui. C'est de la pitié pure. La pitié qu'on réserve aux gens qui croient sincèrement que la Terre est plate ou que le ketchup est un légume. Elle se souvient soudainement qu'elle a "un cours d'aquagym dans dix minutes", même s'il est 22h30 et qu'on est un mardi.

Le Bored Ape en 2026, c'est le tatouage sur le visage du monde numérique. C'est une décision que vous avez prise dans un moment d'euphorie maniaque et que vous allez passer le reste de votre vie à essayer de camoufler avec du fond de teint social. Sauf que le fond de teint ne tient pas sur la blockchain. C'est écrit. C'est public. C'est

immuable. "Regardez, voici l'homme qui a payé 150 ETH pour un dessin de singe qui s'ennuie."

Vous vouliez être "uniques". Félicitations, vous l'êtes. Vous êtes les seuls spécimens d'une espèce en voie de disparition : le *Pigeonus Digitalis*. Vous avez réussi l'exploit de transformer un actif financier en un stigmat social si puissant qu'il pourrait être utilisé par la police pour identifier les profils à risque d'arnaque pyramidale.

Alors, continuez. Gardez-le, ce singe. Affichez-le fièrement sur votre profil LinkedIn, sur Twitter, sur vos applis de cul. Devenez le gardien du temple vide. Mais ne vous étonnez pas si le seul message que vous recevez en 2026, c'est un bot qui essaie de vous vendre une extension de garantie pour une voiture que vous avez dû vendre pour payer vos frais de gaz sur Ethereum.

Picasso disait : "L'art lave notre âme de la poussière du quotidien."

Votre NFT, lui, a juste passé votre dignité au Karcher, et il ne reste plus que le plastique gris du désespoir. Votre avatar n'est pas une œuvre d'art, c'est votre casier judiciaire esthétique. Et en 2026, personne n'a envie de sortir avec un repris de justice du bon sens.

Allez, cliquez-droit sur votre amour-propre, c'est gratuit. Ah non, j'oubliais... vous ne savez pas faire ça. Vous préférez payer pour avoir le privilège d'être rejeté par l'intégralité de la race humaine. C'est ça, le vrai génie du Web3 : avoir inventé la solitude payante.

HAHA. Regardez votre singe une dernière fois. Il a l'air triste, n'est-ce pas ? C'est normal. Il sait qu'à cause de lui, vous allez finir votre vie à discuter avec une IA de service client, parce que c'est la seule entité numérique qui a l'obligation légale de ne pas vous ghoster.

Bonne chance pour votre prochain "match". Prévoyez peut-être d'enlever le singe et de mettre une photo de vous en train de faire un truc normal. Genre, je ne sais pas, brûler des billets de banque dans une cheminée ? Ce serait plus crédible, et nettement moins gênant.

Chapitre 13

Requiem pour un Singe en Slip

Mesdames, Messieurs, et vous autres, les fiers détenteurs de certificats de propriété sur du vide, approchez. Rangez vos Ledger dans le tiroir à chaussettes, juste à côté de vos rêves de retraite anticipée à Bali. Prenez une chaise — une vraie, en bois, avec quatre pieds qui touchent le sol — et asseyez-vous. Nous allons procéder à l'autopsie.

C'est fini. Le grand silence est tombé sur la blockchain. Le silence qui suit les accidents de train ou les blagues de tonton au réveillon. On y est. 2026. L'année où le mot « NFT » déclenche le même réflexe de rejet viscéral qu'une proposition de massage par un inconnu dans le métro.

Regardez-le, votre singe. Votre « Bored Ape » n° 4592. Celui que vous avez acheté le prix d'une Tesla d'occasion parce qu'il avait un chapeau de marin et un slip kangourou léopard. Aujourd'hui, il n'est plus qu'une suite de pixels fatigués qui flottent dans un cloud dont personne ne paie plus l'abonnement. Il n'est pas « rare ». Il n'est pas « disruptif ». Il est juste... là. Comme une tache de café sur un tapis : on ne sait pas comment c'est arrivé, ça a coûté cher à essayer d'enlever, et ça gâche la vue de tout le monde.

Le requiem a commencé quand vous avez réalisé que votre « ticket pour le futur » ne vous permettait même pas d'ouvrir la porte de votre propre dignité. Vous vous souvenez de la promesse ? « L'utilité ». On nous expliquait, avec le sérieux d'un neurochirurgien sous cocaïne, que posséder cette image de primate constipé allait révolutionner l'art, la finance et la manière dont on commande des pizzas. Résultat ? L'utilité principale de votre singe en slip, c'est d'avoir servi de signal d'alarme pour

toutes les femmes de moins de quarante ans : « Attention, fuyez, cet homme a une gestion de patrimoine basée sur des dessins que mon neveu de six ans aurait refusé de colorier. »

Maintenant que la bulle a éclaté avec le bruit pathétique d'un pet dans un jacuzzi vide, une question se pose : qu'est-ce qu'on fait des décombres ?

Parce que c'est ça, le vrai drame du numérique pur. Quand une bulle immobilière explose, il reste des maisons. On peut dormir dedans. On peut s'y abriter de la pluie. Quand la bulle des tulipes a explosé au XVIIe siècle, il restait des fleurs. On pouvait les offrir à sa femme pour se faire pardonner d'avoir ruiné la famille. Mais quand la bulle du pixel explose, il reste quoi ? Rien. Un lien mort. Une erreur 404 sur votre amour-propre.

Et c'est là que survient la grande épiphanie de 2026 : la redécouverte de la Matière.

L'autre jour, j'ai vu un ancien « crypto-évangéliste » — le genre de type qui portait des t-shirts "HODL" et qui vous expliquait que le dollar était une illusion — en train de contempler un parpaing avec une dévotion quasi religieuse. Pourquoi ? Parce que le parpaing, lui, il existe. On peut le toucher. Si on le lâche sur son pied, ça fait mal. On ne peut pas "cliquer-droit" sur un parpaing pour en avoir un deuxième gratuitement. Et surtout, surtout : un parpaing peut servir à caler une table.

C'est la nouvelle valeur refuge, mes amis. Le « calage de table ».

Essayez donc de caler une table basse bancale avec votre NFT de singe. Allez-y. Imprimez-le, pliez-le en quatre, et glissez-le sous le pied gauche. Qu'est-ce qui se passe ? La table tanguera toujours, et maintenant vous avez une preuve physique de votre bêtise qui dépasse du tapis. Ça ne marche pas. Le virtuel ne porte rien. Il ne soutient rien. Il est aussi solide que la promesse électorale d'un candidat en fin de course.

On assiste au grand retour de l'objet chiant. On se remet à acheter des trucs qui pèsent un certain poids. Des dictionnaires. Des presse-papiers. Des vieilles VHS du Grand Bleu. Pourquoi ? Parce que ces objets ont une fonction sacrée que le Web3 a tenté de nous faire oublier : la résistance. Un objet physique vous résiste. Il prend de la place. Il ramasse la poussière. Il vous rappelle que vous êtes un être de chair coincé dans un monde de molécules, et pas un avatar lissé qui vit dans un métavers qui ressemble à un niveau de Mario 64 codé par des stagiaires sous Xanax.

Le "génie" qui a payé 200 000 dollars pour un singe en slip se retrouve aujourd'hui face à un dilemme existentiel devant sa table de cuisine qui bouge d'un millimètre à chaque fois qu'il coupe son steak. Il regarde son portefeuille numérique — qui affiche désormais la valeur marchande d'un demi-paquet de chewing-gum mâché — et il réalise que s'il avait investi la même somme dans des sous-bocks en carton, il serait aujourd'hui l'homme le plus stable du quartier.

C'est ça, le vrai "Smart Contract" : le contrat que vous passez avec la gravité. Si je pose un objet ici, il reste là. Si j'ai besoin de stabiliser mon buffet Henri II, je prends un exemplaire de votre livre blanc sur la "décentralisation de l'art" (qui fait à peu près 400 pages de vent), et là, miracle : ça tient. Enfin, votre projet sert à quelque chose. Il empêche la soupe de déborder. C'est la plus belle fin possible pour votre aventure technologique.

HA ! Regardez-vous. Vous essayez encore de justifier le truc. "Oui mais la technologie blockchain derrière..." Tais-toi. Juste, tais-toi. C'est fini. On ne dit pas à quelqu'un qui vient de voir sa maison s'écrouler que "le plan des canalisations était révolutionnaire". On lui donne une pelle et on lui dit de creuser.

Le Requiem pour votre singe, c'est ce moment de grâce où vous comprenez que la vraie richesse, c'est ce qu'on peut jeter à la tête de quelqu'un quand on est en colère. Essayez de jeter un NFT à la tête de quelqu'un. Vous allez juste lancer votre iPhone à

1200 euros contre un mur. Bravo, vous venez de perdre deux fois de l'argent en trois secondes. Vous êtes un génie de la finance négative.

En 2026, la mode est au "Low-Fi". On s'échange des cailloux lisses. On collectionne des bouchons de bouteilles. On redécouvre que le monde est composé d'atomes, et que les atomes, c'est vachement plus pratique pour fabriquer des étagères que les lignes de code.

Alors, pour conclure cette oraison funèbre : adieu, petit singe en slip. Tu as été le symbole d'une époque où l'humanité avait tellement d'argent et si peu de cerveau qu'elle a décidé d'acheter de l'air en boîte, pour se rendre compte à la fin que la boîte était vide et que l'air était pollué.

Vous voulez un conseil pour votre prochain investissement ? Achetez une cale en bois. Une vraie. En chêne. Ça ne prendra jamais +400% en une nuit, mais au moins, quand vous poserez votre verre de rouge sur la table, il ne finira pas sur vos genoux. Et dans le monde post-apocalyptique du Web3, c'est tout ce qu'on peut vous souhaiter de mieux : un peu de stabilité, et un slip qui ne soit pas composé de pixels.

Allez, cliquez sur "Supprimer". C'est gratuit. Et pour une fois, ça a une vraie valeur.

HAHA.

Regardez l'écran noir. Vous voyez ce reflet déçu ? C'est vous. C'est ça, l'œuvre d'art finale. "L'Idiot devant son Vide". C'est magnifique. Ça mériterait d'être exposé. Mais on ne va pas le faire. On va juste éteindre la lumière. On a des tables à caler.

FIN

Merci d'avoir lu "Ton Singe En Pixel Est Une Merde"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)